

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

N° 98
18 SEPTEMBRE 1920

PRIX
3 FRANCS.

MADELEINE
AILE
dans
TUE-LA-MORT





DÉSIREZ-VOUS ?

Une **Installation complète** répondant à toutes les exigences de la Préfecture.

Un **Groupe électrogène** pour parer aux pannes de gaz et de courant.

Un objectif **Siamor** d'une luminosité et d'une finesse incomparables, à demander à l'essai.

Un poste **Radius** dont la lampe à incandescence 30 ampères, prenant 6 ampères en courant alternatif, s'imposera dans les salles ne dépassant pas 25 mètres de projection.

Des **Fauteuils** 1^{er} choix, livraison rapide.

Apprendre rapidement et sérieusement la **Projection** et la **Prise de Vues**.

En un mot, obtenir tous renseignements concernant l'industrie cinématographique.

SI OUI, adressez-vous à

M. VIGNAL
 Directeur de l'E. P. D. O.
 66, Rue de Bondy, PARIS
 MAISON DE CONFIANCE NORD 67-52

LE VÉRITABLE
 POSTE OXYACÉTYLÉNIQUE

OXYDELTA

qui donne la lumière
 la plus puissante
 après l'arc électrique

PORTE LA MARQUE CI-DESSOUS

TOUS LES EXPLOITANTS soucieux
 d'obtenir en toute sécurité un éclairage
 parfait doivent exiger cette marque sur
 les appareils et refuser les imitations.

PLUS DE 5.000 RÉFÉRENCES
 dans le monde entier

DÉMONSTRATIONS PERMANENTES

CATALOGUE SUR DEMANDE

AGENCES

Lyon : FOUREL, 39, quai Gailleton.
 Bordeaux : LAFON, 8, rue des Argentiers.
 Bruxelles : 26, Rue du Poinçon.
 D'autres Agences seront créées prochainement

ÉTABLISSEMENTS
J. DEMARIA
 MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE
 35, Rue de Clichy
 PARIS

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

Rédacteur en Chef : PIERRE SIMONOT	Directeur : EDOUARD LOUCHET	Administrateur : JEAN WEIDNER
ABONNEMENTS	RÉDACTION ET ADMINISTRATION : BOULEVARD SAINT-MARTIN (48, rue de Bondy) Téléphone : NORD 40-39 Adresse Télégraphique : NALCIFRAN-PARIS	
FRANCE : Un An 50 fr. ETRANGER : Un An 60 fr. Le Numéro 3 fr.	Pour la publicité s'adresser aux bureaux du journal	

SOMMAIRE

Un Beau Rôle P. SIMONOT.	Une Idée ingénieuse... .. LE CURIEUX.
En marge de l'Écran... .. PAUL DE LA BORIE.	Les Beaux Films :
Film... osonie H. ASTIER.	1. La Lionne PATHÉ.
En lisant les journaux LE LECTEUR.	2. Le Gouffre... .. GAUMONT.
En Italie J. PIÉTRINI.	3. La Marque sanglante... .. A. G. C.
Dans tous les pays :	4. Kikou... .. ECLIPSE.
1. Lettre d'Angleterre F. LAURENT.	5. Et Pourquoi pas ?... .. UNION-ECLAIR.
2. Chronique d'Amérique... .. MC. GILL.	Au Film du Charme A. MARTEL.
Chronique du Film Français... .. (PAUL DE LA BORIE.	La Production Hebdomadaire POPANNE.
La Mort d'Olive Thomas C. F.	Propos Cinématographiques PATATI ET PATATA.
	Le Tour de France du Projectionniste (Yonne) LE CHEMINEAU.
	Cette Semaine nous verrons : Présentations des 20, 21, 22 et 23 septembre 1920.

POUR UN BEAU RÔLE

Ne forçons point notre talent
 Nous ne ferions rien avec grâce.

L'effervescence causée par la prétention qu'aurait émise M. Douglas Fairbanks de tourner un film tiré des *Trois Mousquetaires* en s'attribuant modestement le rôle de d'Artagnan, n'est pas près d'être calmée. Les organes corporatifs ont trouvé dans cet incident matière à discussions académiques et, gagnés par l'exemple, les grands quotidiens y sont allés de leur article. Le cinéma tient en effet une place de plus en plus prépondérante dans nos mœurs et aucun héros n'est plus légitimement populaire que le trépidant cadet de Gascogne sorti tout armé du cerveau du père Dumas.

L'idée, tout au moins saugrenue, de confier au célèbre acrobate américain le soin d'incarner le personnage de d'Artagnan n'a pas manqué de provoquer une protestation quasi unanime des gens de chez nous et je crois bien avoir été le premier à en appeler au bon sens et au bon goût contre cette hérésie. Depuis, un référendum a été ouvert par un de nos confrères et la très grande

majorité du public se prononce énergiquement en faveur de ma thèse.

Cependant, quelques-uns des esprits les mieux avertis ne voient dans le projet de M. Douglas Fairbank autre chose qu'un effort d'art sincère et méritoire qu'on doit encourager.

Telle est du moins l'opinion émise par un rédacteur du *Temps* dans un article que je tiens à reproduire in-extenso en raison précisément de l'importance de cette haute tribune qu'est notre grand confrère.

UN NOUVEAU D'ARTAGNAN

Les journaux spéciaux du cinéma mènent grand bruit, en ce moment, autour du projet d'un des rois de l'écran, Douglas Fairbanks, de venir en France, à l'automne, pour y tourner dans un film le rôle de d'Artagnan. L'idée de voir l'un des héros américains les plus populaires s'incarner dans un de nos héros de théâtre les plus notoires et les plus nationaux avait, on l'avouera, de quoi piquer bien des curiosités. Mais certains n'ont pas voulu attendre le résultat, et, avant même que l'acteur fameux ait traversé la « mare aux haricots », ils lui déniaient tout droit de se livrer à cette transformation, arguant qu'un étranger, quel qu'il soit, se montrera toujours incapable de représenter la physionomie d'un type essentiellement français.

Voilà un ostracisme qu'on ne permettra de trouver bien sévère et bien arbitraire. Sans même vouloir faire appel au souvenir de tant d'artistes qui ont magnifiquement incarné sur la scène des rôles d'étrangers dont les traits se trouvaient parfois en opposition absolue à ceux de leur propre nature, on ne peut s'empêcher d'observer qu'avec un principe aussi rigoriste on limiterait singulièrement l'art du comédien. Le propre de celui-ci ne réside-t-il pas, au contraire, dans la souplesse même avec laquelle il essaye de s'adapter, de se réaliser dans des êtres très différents les uns des autres? Le plus grand acteur est certainement le plus divers, le plus imprévu, le plus méconnaissable sous la multitude de ses oripeaux, et si l'homme des planches a le droit de dire qu'il a créé de la vie, n'est-ce pas précisément le jour où il est parvenu à se dédoubler vraiment en une autre personnalité?

En fait, un tel problème forme comme un chapitre additionnel au Paradoxe de Diderot et l'on aperçoit

à peu près comment le bouillant philosophe se hâterait de le résoudre. Lui qui en tenait avec tant de flamme pour l'acteur artiste, maître de ses émotions dans son jeu, toujours de sang-froid en accomplissant les gestes les plus tragiques, ne trouverait pas extraordinaire que l'on proposât à un Douglas Fairbanks d'incarner un d'Artagnan. Plaçant l'art au-dessus de tout, il n'y verrait point une gageure, mais l'exécution d'un morceau très difficile qui demande une étude très approfondie.

N'aurait-il pas raison? Et n'est-ce pas avant tout une question de camouflage, de souplesse, de jeu et d'intelligence du rôle, toutes choses qui sont précisément la pierre de touche à quoi se reconnaît le grand acteur et en quoi s'affirmera le héros du film américain s'il est vraiment grand? « Il n'est rien que nous ne puissions exprimer à force d'art » avait coutume de répéter Frédérick-Lemaître. Et il le prouvait chaque jour dans les plus petits détails de son métier comme à cette répétition où il prenait à partie une de ses camarades à laquelle il était censé tordre les poignets et qui ne hurlait pas à son gré. « Mais, crie donc lui soufflait-il. — Mais vous ne me faites pas mal, disait-elle. — Si je te faisais mal, répondait Frédérick, où serait ton mérite? »

Ce don de l'illusion perpétuelle, on ne l'observe pas seulement chez les acteurs, mais chez les personnages qu'ils représentent, tant tout ce qui concerne la scène est féérique. Nous croyons posséder les traits définitifs de tel type littéraire, et l'interprétation nouvelle d'un artiste de génie vient tout modifier. Qui nous dit, du reste, que ces types eux-mêmes n'évoluent pas avec les générations? Les qualités de d'Artagnan, ce sont celles du Français lui-même, héroïques, chevaleresques, courageuses, un peu casse-cou. Elles demeurent semblables aujourd'hui à ce qu'elles étaient au temps de Dumas, mais vous ne les exprimerez pas de la même façon. Un siècle de vie intense comme le nôtre exige de ses héros de théâtre qui prétendent faire des d'Artagnan plus de souplesse encore, plus de rapidité et de brutalité dans leur jeu qu'il y a quatre-vingts ans. L'éducation physique nous a rendus plus difficiles sur ce chapitre que ne l'étaient nos pères. Qui nous dit que Douglas Fairbanks ne nous satisfera pas là-dessus?...

Il y a ainsi une série de mises au point qui font varier d'une génération à l'autre la physionomie des types les plus populaires. La tâche de l'artiste — et son mérite — consistent précisément à opérer cette série d'adaptations sans fausser dans ses grandes lignes la figure créée par l'auteur. Question de mesure,

GRAND CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE DE L'EMPRUNT

150.000 FRANCS
DE PRIX

pour le Public des Cinémas

offerts par **Le Matin**

et **50.000** FRANCS
DE PRIX

pour MM. les Directeurs

Un film unique de 200 mètres fera l'objet de ce CONCOURS qui s'ouvrira le 22 Octobre

Le Film, les Affiches et les Bulletins de vote seront remis *gratuitement* et *sans exclusivité* à MM. les DIRECTEURS

Pour les inscriptions et tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. le Délégué à la Répartition des Films, CONCOURS DE L'EMPRUNT, *LE MATIN*, Boulevard Poissonnière, Paris

1 Prix de	50.000 fr.
2 Prix de	10.000 fr.
5 Prix de 2.000 fr.	40 Prix de 500 fr.
20 Prix de 1.000 fr.	300 Prix de 100 fr.

1 Prix de	10.000 fr.
2 Prix de	2.500 fr.
5 Prix de	1.000 fr.
60 Prix de	500 fr.

d'harmonie à quoi se reconnaît le talent. On pourra juger sur cette pierre de touche n'importe quel acteur américain qui tentera de l'incarner dans un héros français. Mais ne pourrait-on le laisser se manifester avant de l'éliminer?..
L. B.

Avec un art subtil auquel je rends hommage, mon confrère apporte, pour réfuter mon opinion, des arguments qui, pour probants qu'ils soient, n'infirment en rien les raisons qui la déterminent.

Il ne saurait, en effet, être question de contester à un acteur le droit d'incarner tel personnage qu'il lui plaît s'il en trouve l'occasion, et si *Les Trois Mousquetaires* étaient dans le domaine public, je me réjouirais fort à la pensée d'y voir s'exercer le talent de M. Fairbanks. Mais voilà; un décret rendu pendant la guerre prolonge de cinq ans les droits des héritiers des auteurs français. Certes, le parlement eût pu mieux employer son temps qu'à cette grotesque sollicitude pour de méprisables Harpignons, mais le mal est fait et les héritiers de Dumas père ont pensé qu'un moelleux cataplasme de dollars soulagerait l'entorse faite à leur piété filiale.

Qu'au théâtre les talents les plus divers et les plus imprévus se fassent un jeu de s'employer à interpréter des rôles pour lesquels la nature ne les a point doués, la chose n'a guère plus d'importance que l'essai d'une cravate de nuance extravagante ou d'un dosage nouveau pour cocktails. Au cinéma, il en va tout autrement et voici M. Douglas Fairbanks titulaire exclusif du rôle de d'Artagnan pour plusieurs années. Certes, cet acteur n'est pas le premier venu; il serait aussi injuste que déplacé de lui contester un talent fait de rondeur, d'entrain et de truculente bonhomie. Sa large face immuablement hilare évoque l'astre des nuits complice des amours; elle éclaire d'un sourire qui pourrait servir de réclame pour pâte dentifrice, les sujets parfois nébuleux de scénarios puérils et charmants. C'est la joie des enfants et la sécurité des parents; c'est encore beaucoup

d'autres choses; mais ce n'est pas, ce ne peut pas être d'Artagnan.

Mon confrère du *Temps* rappelle ce propos de Frédéric Lemaître : « Il n'est rien que nous ne puissions exprimer à force d'art. » Eh! oui, j'entends bien; à force d'art, nous pouvons exprimer, ce qui ne veut pas dire : incarner. A ce compte-là, nous pourrions entendre sans en être choqués, M^{me} Cécile Sorel distiller ce couplet :

« Dans mon quartier voyez-vous,
On s'en f... Madame, on s'en f... »

Cependant que la gente demoiselle Parysis, avec une voix d'essieu mal graissé, interpréterait Célémène sur la scène du Théâtre Français.

Les types, nous dit encore mon contradicteur, évoluent avec les générations. D'accord pour les nécessités de l'existence qui se transforme avec le temps; mais non pour l'interprétation de personnages historiques qui caractérisent une époque et qu'on ne saurait adapter à la nôtre sans sacrilège. Voit-on Mounet-Sully incarner Œdipe en s'inspirant de la psychologie des héros de MM. Bernstein et Sacha Guitry? Quoiqu'en pense mon confrère la tâche d'un artiste n'est pas d'adapter un rôle à sa mesure mais de s'adapter lui-même, si Dieu lui en a octroyé les moyens au rôle qu'il ambitionne d'interpréter.

Et M. Fairbanks ressemble à d'Artagnan comme un gant de boxe ressemble à un fleuret, un percheron à un pur-sang arabe, une chope de bière à une coupe de champagne.

Les triomphateurs romains étaient constamment accompagnés d'un esclave qui leur répétait sans cesse à l'oreille cette phrase. « *Cave ne cadas* » (Prends garde de tomber).

Bien que Double as, il manque peut-être à M. Ferblanc la sollicitude d'une voix amie qui lui murmurerait : « Vous allez vous casser la... Lune. »

Si j'ose m'exprimer ainsi.

P. SIMONOT.

EN MARGE DE L'ÉCRAN

Un peu de bonne humeur

L'un des grands attraits du film américain c'est, décidément, la bonne humeur. Et non pas seulement la bonne humeur des scénarios burlesques et des pitres étonnants qui exécutent les acrobaties les plus folles. Sauf exception, le film américain est conçu dans une note alerte, gaie, vivante ou l'humour à sa large part. Même lorsque le drame est sombre, fertile en péripéties tragiques, le héros « a le sourire. » Il traverse mille dangers, accomplit mille prouesses avec un air de confiance heureuse en soi-même et en la destinée qui captive et séduit le public.

Pourquoi le public aime-t-il ce sourire? Il y a là un problème de psychologie assez difficile à démêler. Car si « le rire est le propre de l'homme », le sourire est l'expression de sentiments plus nuancés, plus subtils, plus délicats. On peut penser, cependant, que le public aime la bonne humeur comme il aime la force mesurée, comme il aime la beauté équilibrée. Le sourire heureux et confiant est le privilège de l'homme supérieur, par quelque côté moral, aux circonstances et aux événements dont il pourra être la victime sans trembler ni déchoir. C'est le privilège du héros. Et tout naturellement il doit être particulièrement sympathique au public.

Pourquoi abandonnons-nous presque complètement à l'Amérique cet élément de succès?

Que de fois nous nous sommes surpris à suivre avec une attention et un intérêt contre lesquels nous étions incapables de nous défendre, le déroulement d'une banale et vulgaire histoire de cow-boys, déjà cent fois vue et revue, mais interprétée dans une atmosphère de joie, la joie de vivre, d'agir, de lutter, de courir sur de beaux chevaux rapides au milieu d'une belle nature... la joie! C'est-à-dire la plénitude de l'être humain sain et vigoureux. Et rien n'étant plus communicatif que la joie, comment ne gagnerait-elle pas le spectateur?

Il n'est pas question, je m'empresse de le dire, de copier servilement le « genre américain »; à chacun sa manière. Laissons à l'Amérique ses valeureux cow-boys et ses intrépides aventuriers, que jamais rien ne déconcertera.

Mais sachons voir par quelle influence ces films sans aucune valeur intellectuelle agissent, cependant, sur le public.

Sachons voir qu'entre le film foncièrement tragique et le film franchement burlesque, il y a, en Amérique, une production formidable de films en quelque sorte intermédiaires où l'action, même si elle est dramatique, se tempère de bonne humeur, où l'on a la surprise agréable de scènes alertes, gaies, plaisantes destinées

à mettre en valeur la bonne santé morale du héros, et à mettre le public lui-même en bonne disposition de sympathie et d'intérêt.

Or, nous n'avons pas, dans notre production française un nombre assez considérable de films que l'on pourrait qualifier d'intermédiaires.

Nous faisons, comme font les ouvriers spécialisés, du triste ou du gai mais, d'une façon générale, nous ne combinons pas les deux éléments.

Certes on pourrait citer des exceptions, mais ces exceptions, précisément, confirment la règle.

Que pèseraient, d'ailleurs, dans la balance — et surtout dans la balance commerciale — les quelques comédies dramatiques ou sentimentales de production française, si on voulait les comparer à ce que l'Amérique produit en ce genre?

Par un phénomène étrange et que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, c'est surtout dans le genre triste que notre production affirme ses qualités qui sont, pour peu que nous nous en donnions la peine — de tout premier ordre.

Chaque fois que l'on annonce — et ce n'est pas assez souvent — la présentation d'un nouveau beau film français on peut être sûr qu'il s'agit encore de quelque sombre drame où il n'y aura pas place même pour l'éclair d'un sourire.

Et pourtant le tempérament français n'est pas spécialement, que l'on sache, porté vers la mélancolie! Tout au contraire nous avons la réputation d'un peuple aimable, souriant, amène, de mœurs douces qui sait goûter, mieux qu'aucun autre peuple au monde, la plaisanterie et même la gauloiserie, qui n'est pas la haïssable pornographie.

D'où donc vient que nos auteurs de scénarios soient des gens si tristes?

Ne peuvent-ils concevoir, comme les Américains, des « types » heureux de se jeter dans l'action, heureux de trouver l'occasion de dépenser leur vitalité, heureux même de courir des risques parce que risquer c'est encore se battre? Le public adore ces « types » là, et il a bien raison!

On avait généralement pensé qu'au lendemain de la guerre ce type d'homme d'action triompherait au théâtre aussi bien qu'à l'écran. Comme on s'est trompé! Le théâtre patauge dans la boue des petites malpropretés libertines et la production cinématographique française semble se donner pour tâche d'étudier des âmes décadentes et des passions morbides.

Encore si nos artistes s'efforçaient d'emprunter à l'Amérique un peu de cette grâce désinvolte et fantaisiste, un peu de cet *humour* qui donne du piquant aux moindres films transatlantiques! Mais la plupart d'entre eux ont un jeu grave, froid, compassé et l'on dirait qu'ils veulent indiquer, par la dignité mélancolique de leur attitude, à quel point ils sont affligés et offensés d'être contraints, par le malheur des temps, de « tourner » un film.

Enfin d'où vient — et cela est très caractéristique — d'où vient que nous en sommes réduits — chaque fois que nous voulons faire du film gai, plaisant ou simplement agréable — à adapter des romans, des comédies ou des vaudevilles? D'où vient que nous ne parvenons pas à décider nos humoristes à écrire directement pour l'écran? Ne serait-ce pas que rien de sérieux n'est fait pour les attirer dans une voie où il y aurait intérêt, non seulement pour eux mais pour notre industrie toute entière, à confirmer la réputation de « légereté » que l'on a faite aux Français, étant entendu que le qualificatif de « léger » appliqué au film français (où plus exactement à l'un des genres principaux du film français) prendrait la signification la plus avantageuse et la plus séduisante.

Faisons du film « léger » c'est-à-dire du film allégé du poids trop lourd de certaines tendances abusives au tragique, au dramatique, à l'horifique, au frénétique, ou du moins ne faisons pas que cela. Variés notre production et ne perdons pas de vue que l'un des principaux éléments de succès du film américain est la bonne humeur.

Scénaristes, metteurs en scène, interprètes du film français, un peu de bonne humeur s. v. p.!

Paul de la BORIE.

FILM... OSOPHIE

Au temps où la *Victoire* (1) n'était encore que la *Guerre Sociale*, un « Premier » c'était comme qui dirait un verre d'absinthe; mais depuis que les citoyennes, pardon, les Citroën (2), ont fait leur apparition ailleurs que sur la quatrième page des journaux, un « Premier » c'est un ministre qui passe avant les autres, qu'il s'agisse de sortir ou d'entrer au Cabinet. Bref, j'ai sous les yeux une notice-réclame d'une maison d'édition, annonçant qu'en attendant la sortie de son premier film français, elle présentera prochainement le film du Premier Français, et, comme en même temps, sur la couverture (probablement parce qu'il ne craint pas des bronches) elle donne l'effigie de M. Clémenceau; j'ai tout de suite supposé (sauf erreur ou c... omission) que le — premier — dont il était question, n'était autre que notre toujours « jeune » (soit dit entre guillemets; pardon, entre guillemets) père Madelon. Toutefois, en bon reporter, j'ai voulu en avoir le corps net, et sans me soucier de celui que j'ai au pied, je me suis rendu, incontinent, rue Franklin, afin d'interviewer notre Fauve national; le « Fauve qui peut » comme il l'a dit, en se débattant dernièrement pour la terre d'Égypte.

(1) (2) Réclame gracieuse.

C'est dans son boudoir tapissé couleur café au lait non remué, que M. Clémenceau me reçut. Il était vêtu d'une salopette tricolore, il avait le chef cuisinier, repardon, le chef cuira... couronné de son fameux petit feutre, aussi mou qu'un mollet de fellah, et confortablement assis sur un prie-dieu, style chartreux.

— De quoi souffrez-vous, me dit-il?

— Ma foi, je souffre des allumettes; ou plutôt, je souffre de la crise des tisons.

— Dans ce cas, fit-il, en me tendant un Flamidor (3) détraqué et non estampillé, prenez ce sot briquet, ça en fera un de plus à votre actif!

Mis à l'aise par ce cordial préambule, je lui avouai venir au sujet de... (et je lui tendis la notice-réclame). Dès qu'il eut remarqué la qualité du papier sur lequel on l'avait couché! il me murmura :

— A la façon dont vous vous présentez, je parie que vous êtes journaliste!

— C'est exact.

— Alors, nous allons causer en confrère, que désirez-vous?

— Avoir quelques précisions sur cette annonce.

— C'est facile; toutefois, vous n'ignorez pas que je suis aussi réputé pour mes maux d'estomac, que pour ceux dont j'alimente les échos du zouave de l'Alma... nach Vermot! comme dirait un Fritz; donc, ne me faites pas dire que je bats une campagne élyséenne quelconque sous prétexte que j'aime les galants bourgs!

— Soyez sans crainte, mes ouïes vous écoutent.

— Mais ouïe ou non, ça m'est égal, je ne veux pas vous fendre l'oreille!

— Alors, Excellence, dans quel état sont vos rou-leaux?

— Dans un état cinématographique, puisqu'actuellement, ils se développent en studio.

— Parfait, et pourrais-je connaître la muse qui?...

— Sans inconvénient. Voici : Un jour, j'attendais l'autobus Madeleine-Bastille, mais l'autobus ne venait pas; je pris alors, à la place, le trolley de Levallois; et c'est ainsi que je trouvais les... trams! de mon futur scénario; je vous confierai n'avoir tout d'abord conçu, que le titre du 3^e chapitre, c'est mon collaborateur et ami, le lieutenant-colonel Vide-Roussel, qui me conseilla, au cours d'une leçon de Mossoulographie, de ne pas raconter d'histoire, ce qui était son rayon, mais de me lancer plutôt dans les documentaires et M. Mornet, un autre de mes amis, m'indiqua le Caire; immédiatement je rassemblai dans mon sac à mains, une machine à coudre, 2 queues de billard, une demi-douzaine de bavettes, et quelques palmes agadémiques, car je fais du hochet, même en voyage! en un mot, je pris tout mon nécessaire de toilette intime et m'embarquai le soir même, afin de pouvoir me dire bientôt « Juvénil », pardon, « j'ai vu l'Nil! » Je fus exceptionnellement bien reçu, car personne ne me reconnaissait; il est vrai que je

(3) Réclame gracieuse.

SÉRIE ORCHIDÉE

LES CANARDS SAUVAGES

LES FILMS LUMEN

m'étais fait raser, teindre les cheveux, et je portais des boucles d'oreille en gutta-percha; c'est avec ça, et aidé de quelques chameaux et almées du concert Mayol, que je pus, sans encombre, arriver jusqu'aux Pyramides que je connaissais déjà, soit pour en avoir vu de plus petites, au cours des fêtes de gymnastiques que je présidais, soit pour en avoir absorbé une partie, lorsque je me trouvais de mal en « pire... ami don » (Carlos, de M. P. Benoît ! (1) Devant ces tas de pierres, je pensai que la gravelle, ou tout au moins l'eau de gravelle! avait sa source par là, lorsque le Sphinx, reconnaissant sans doute en moi un collègue, me fixa de son regard énigmatique, mais ce fut lui qui baissa les yeux le premier; cette énigme m'inspira, et je me mis à écrire, à écrire. Vous dire ce que je notais, je ne le puis, car il faisait nuit; à la longue, harassé, je saisis la rampe... des écrivains et descendis à la casbah où je m'endormis profondément. Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque me réveillant quatre jours après, je constatais que le fruit de mon labeur avait disparu! La soubrette de l'endroit m'avoua que, pendant mon repos, un gentleman qui me suivait depuis Paris, avait réussi à s'emparer de mon manuscrit; je criai au rapt d'hôtel, lorsque la mignonne me remit un billet ainsi conçu: « Fera un film épatant dont j'assure le tour du monde; prenez toujours ça en attendant la suite », et je trouvais un portefeuille, non pas ministériel, comme vous pourriez le croire, mais bourré de banknotes avec lesquels je m'entendis comme dollars ronds en foire! Et volà, cher monsieur, le « coing du voile du bonheur » enfoncé! Êtes-vous satisfait?

Je me confondis en remerciements, le priant d'ajouter quelques détails sur l'interprétation.

— Bien que foncièrement républicain, me fit-il, j'ai un faible pour les rois de l'écran, et je crois qu'il y aura le « fameux » l'« inégalable » Tom Mix, euh un petit Tom... mais un grand artiste, et puis, lors des dernières élections, à Versailles les Mix...tes eurent beaucoup d'égards pour moi! vous comprenez?... il sera entouré d'un « fougeux », d'un « invincible », d'une « idole », en un mot d'un type dans mon genre.

— Ah! Charlot? Mandel? Landru?

— Non, un homonyme, George, George Walsh, parce que dans le temps j'ai mangé de la Walsh enragée, c'est un doux souvenir.

— Je comprends, et du côté féminin?

(1) Réclame gracieuse.

— Eh bien, il y aura... voyons, la... Ding, ding, dong, dig, ding, dong!

C'était le baromètre qui ornait la table de nuit du maître de céans, qui avait attendu ce moment précis, pour sonner 23 h. 35! M. Clémenceau se leva, tira le signal d'alarme, réclama sa camomille, me donna le « passe » pour n'avoir pas à réveiller son concierge, et me recommanda sur l'air de: *Il était une Bergère!* de ne pas emporter le paillason. L'interview était terminée. Vous pensez si je me suis immédiatement rendu chez les amis, qui attendaient le résultat de ma... visite. On qualifia mon récit d'in vraisemblable.

— D'abord, dit un monsieur, je ne comprends pas pourquoi Clémenceau aurait accepté une offre new-yorkaise, attendu que chez nous, il y a suffisamment d'éditeurs qui... Je fus obligé de le couper en déclarant qu'il m'avait confessé trouver les Français fous à lier, et que s'il avait accepté un américain, c'était parce qu'« allié » lui aussi, mais pas de la même manière; et puis, il voulait un nom, qui fit pendant au sien, et comme il m'a chuchoté: « Par ces temps de dancings, si Clémenceau te rit, c'est parce que Fox (2) Trotte à son devant, et puis, nous avons besoin d'engrais, et tout le monde sait bien que la production est superfox-phatée! pardon, fox-fadée.

— Oh! la firme! lança un baladin; je suis certain qu'en France, Pathé ou Gaumont auraient fait un bond d'or au Tigre. Oui, mais comme il me l'a fait remarquer « Impossible, mon cher, j'ai bien essayé, mais chaque fois que j'ai voulu voir Léon, je n'ai pas pu le rencontrer sans son fidèle « second » et pour un Premier, c'est vexant de trouver Gaumont plus Costil! or, la paix est signée, par conséquent, le « cycle hostile » (3) a tourné les talons!

Une jeune demi-mondaine de 49 ans, prit part à la conversation en bémolisant que parmi tous les Georges, dont on parlait, elle ne s'y reconnaissait plus, et mélangeait Carpentier, le roi d'Angleterre, Lloyd, etc...

Je lui répondis que l'Amérique faisant les trusts des sucres de Georges, comme celui des sucres candis, nous ne savions plus nous-mêmes lequel était à sucer; pardon, à succès.

Là-dessus, une autre personne affirma qu'il m'avait affreusement monté le cou, car elle tenait de M. Marcel Hutin, que le film de M. Clémenceau était dans le genre des fables de La Fontaine, et qu'il ne comportait aucun

(2) (3) Réclame gracieuse.

SÉRIE ORCHIDÉE

AMOUR BRISÉ

SÉRIE ORCHIDÉE

CINÉ-LOCATION ECLIPSE

94 rue SAINT-LAZARE
PARIS.

PRÉSENTERA
le 20 Septembre



ÉDITERA
le 22 Octobre



LE CARILLONNEUR MUET

Drame angoissant



Affiches 140x200



CINÉ-LOCATION
ÉCLIPSE

LE CARILLONNEUR MUET

Drame angoissant

Quelle étrange et terrible légende que celle du château des Comtes de Gareny. Chaque fois qu'un des membres de la famille doit mourir on entend la vieille cloche de la tour qui sonne sans répit, agitée par la main de la mort, la carillonneur muet.

Le château n'a plus pour habitants que Guiso Gareny, dernier rejeton de la famille et sa vieille mère dont les jours sont comptés.

La jeune et romanesque Bianca qui, séparée de son mari, vivait dans les alentours du château brûlait d'envie de visiter l'étrange demeure. Frappé par la beauté et la grâce de Bianca, le Comte Gareny, jeune homme d'une vingtaine d'années, mais à l'allure et à la mine d'une époque lointaine, accéda au désir de la jeune femme et, de ce jour-là un sentiment naquit dans le cœur des deux jeunes gens.

Et le carillonneur muet se fit entendre un jour sonnait la dernière heure de la vieille Comtesse.

Resté seul, Guiso sentit davantage combien la vie devait être belle hors de son château lugubre et Bianca le poussait à quitter le pays et à la suivre dans une tranquille ville d'eau. Et c'est ainsi que quittant son ancienne demeure, prenant lui-même une allure de gentleman, Guiso suivit son amie à Beaulieu.

Mais dans l'entourage de Bianca se trouvait Fred un vieil ami du temps de son mariage, et ce Fred tenait au courant l'ex-mari de Bianca des faits et gestes de son épouse. Bianca recevait une pension importante, mais à la condition expresse qu'elle n'entacherait jamais le nom qu'elle continuait à porter.

Dès qu'il eut connaissance de la conduite de Bianca, le mari arriva à Beaulieu, et, au cours d'une scène pénible, obligea la jeune femme à désavouer Guiso.

Guiso, quittant Beaulieu le cœur déchiré, et sentant qu'il n'était pas fait pour cette vie de fêtes et de plaisirs, rentra dans le vieux manoir de ses pères.

Mais le remords emplissait le cœur de Bianca qui résolut d'aller demander pardon à Guiso. Par une nuit de vent et de tempête, la jeune femme arriva au château et fut recueillie à la porte de la grande grille par le jeune comte.

Et voici que dans la nuit la cloche de la tour se fit entendre, tour à tour rapide, lente, comme oppressée, elle sonnait sans répit, et Bianca songea à la terrible légende. Quelqu'un devait mourir dans le château et ce ne pouvait être qu'elle puisqu'elle était malade.

Affolée, elle demanda à son ami d'aller faire taire la cloche maudite et Guiso monta à la Tour alors que le jour commençait à poindre. Mais à peine était-il arrivé près du cadran de l'horloge que les forces lui manquèrent et il s'abattit au pied de la vieille tour.

Et là-haut, une chaîne détachée continuait à frapper la cloche sous la poussée du vent qui soufflait en tempête.

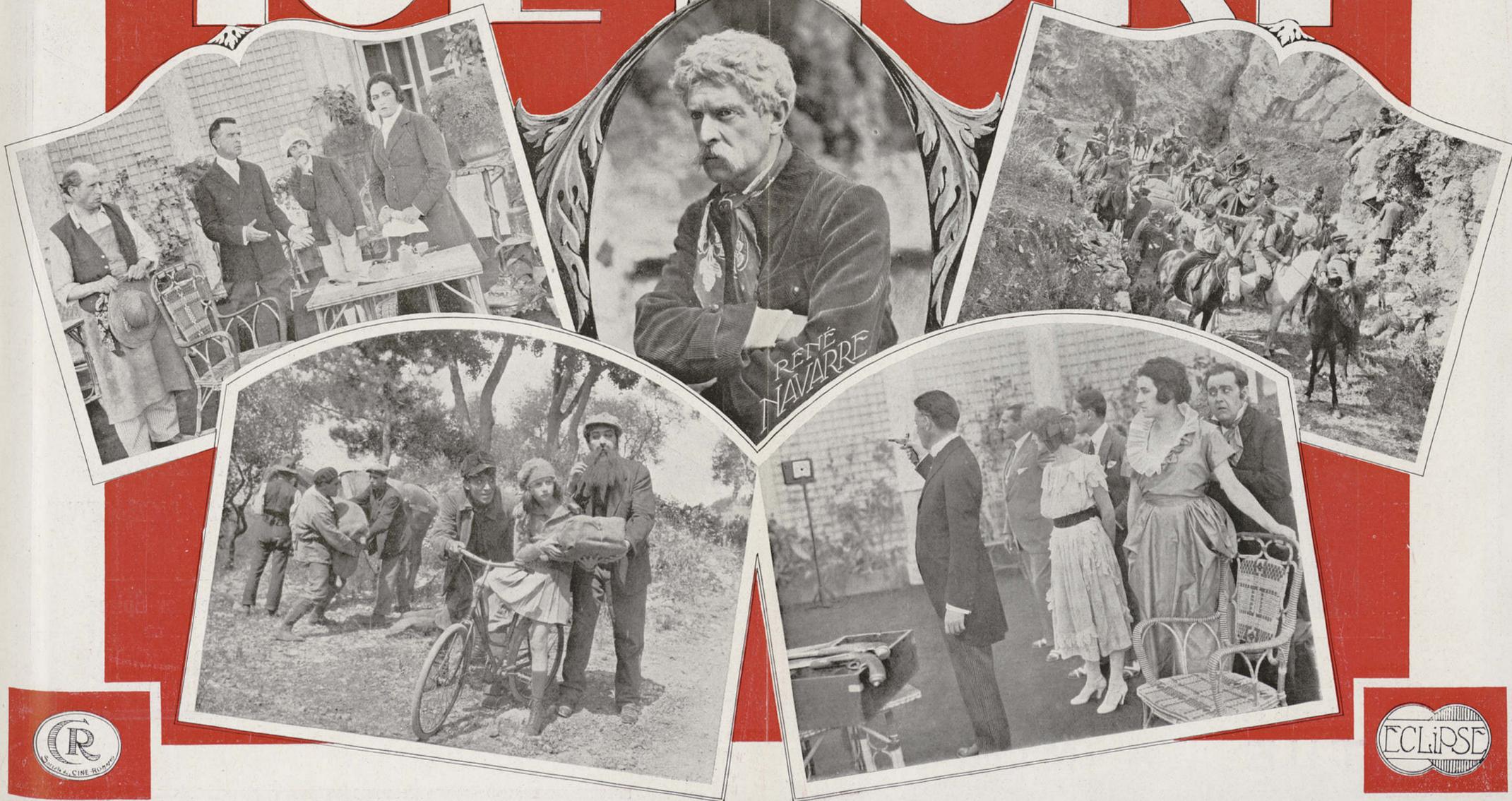
AFFICHES 140x120 — PHOTOS

Date de Sortie : 22 OCTOBRE

FILM
ÉCLIPSE
PARIS



TUE LA MORT



ÉCLIPSE

Après ses Intéressantes Créations
de GISÈLE dans "La Nouvelle Aurore" et de VIVIANE dans "Impéria"



MADemoiselle JACQUELINE ARLY

a déployé toute sa grâce et tout son talent pour interpréter

le rôle de Geneviève de Mentana dans

TUE LA MORT

Premier Épisode

LE

15 OCTOBRE

Le Meilleur Cinéroman

DE

M. GASTON LEROUX

Publié par

Le Matin

TUE LA MORT

Film en 12 Épisodes de la Société des Cinéromans

FORMIDABLE

LANCEMENT

Mis en scène et interprété

par

RENÉ NAVARRE

Premier Épisode

LE

15 OCTOBRE

La Momie récalcitrante

Comique

Le professeur Chicorgeneau, désirant expérimenter une drogue contre les vermines qui rongent les collections des musées, accordera sa fille à qui lui procurera une vraie momie. L'amoureux Billy achète un sarcophage et embauche un nègre pour figurer la momie. Mais au moment où le professeur injecte la drogue, la momie bondit hors de ses bandelettes et mille péripéties accompagnent ce réveil aux yeux du professeur affolé.

Longueur approximative : 370 mètres — Affiches 120 X 160

De Biarritz à Saint-Sébastien

DOCUMENTAIRE

- | | |
|------------------------------|--|
| 1. — Biarritz. | 5. — Le Pont international de Béhobie. |
| 2. — Saint-Jean-de-Lutz. | 6. — Saint-Sébastien. |
| 3. — Fontarabie. | 7. — La Côte au crépuscule. |
| 4. — La Frontière Espagnole. | |

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 110 MÈTRES

La Société des films Eclipse va rééditer prochainement :

OH! CE BAISER.

SUZANNE.

LA PETITE DU SIXIÈME.

MIDINETTES.

*Quatre films dans lesquels Suzanne Grandais a déployé toute la finesse
de sa grâce exquise*

A cette occasion, l'Eclipse met en vente

UNE SUPERBE AFFICHE

Portrait de la Grande Etoile Française

rôle d'hommes, de femmes ou d'auvergnats, puisqu'il était joué par des animaux, elle ajouta même que la musique en était de M. Mesureur, que les cartons en étaient dessinés par Charles Humbert, le feuilleton de Malvy, et la mise en scène de Caillaux, avec des corps pris au poteau de Vincennes!

A ce moment, mon jeune fils me tira par le veston en disant :

— Allons, viens te coucher, papa, tu vois, la dame, elle a dit que M. Clemenceau faisait parler les bêtes, et y a que toi qui cause à présent!

Je compris l'allusion, et, prétextant une extinction de voix! nous partîmes doucement, sans même finir le verre de Porto qu'on venait de m'offrir...

Henri ASTIER.

EN LISANT LES JOURNAUX

Notre confrère italien Lux, la grande revue cinématographique internationale publiée à Rome, traite dans son dernier numéro de l'intéressante question de « l'Entente latine ».

L'article est rédigé en Italien et en Français, cette courtoisie nous fait un devoir de reproduire ce très intéressant plaidoyer pro latina.

POUR UNE ENTENTE LATINE

Si la latinité ne veut pas être considérée comme une vaine expression créée par l'hystérie de quelque mentalité malade de réminiscences classiques et de souvenirs patriotes, mais si elle doit être au contraire une chose positive et tangible qui resserre définitivement, dans tous les champs de l'activité humaine, les liens serts en cinq ans de guerre et de souffrances partagées, pour le même idéal, aussi dans les rapports commerciaux entre les industries franco-italiennes, elle doit imposer une entente qui puisse empêcher le retour d'une nouvelle forme de dumping, et empêcher aussi l'accaparement des marchés latins de la part des trust d'outre-Océan.

Ce n'est certes pas pour substituer à l'hégémonie allemande la volonté des nouveaux maîtres de l'Amérique, que la fleur de notre jeunesse est morte sur les champs de l'Europe et sur toutes les mers du monde entier. Ce n'est certes pas, aussi, pour suivre la route de notre travail avec un poids différent sur les épaules, mais un poids tout de même qui appartient à d'autres, que nous avons dispersées les richesses péniblement accumulées en l'espace de presque un demi-siècle, que nous avons appauvris les Etats, semé parmi les peuples qui ont souffert et souffrent encore, le levain de la

haine et de la révolte. A l'aube de la guerre il y a cinq ans, bien autres étaient nos désirs, bien différents étaient nos rêves tandis qu'on se battait et qu'on mourrait.

Le rêve de Mazzini et de Carlo Cattaneo, la pensée de Victor Hugo et de Garibaldi pour une entente latine, qui fut la base de la future confédération des Etats d'Europe qui supprimait toute hégémonie en notre monde et permit à tous les gens libres de trafiquer et vivre librement par les chemins du travail humain, était alors un rêve qui, dans le souhait de nos cœurs, devait devenir une réalité.

Mais, après deux ans presque de paix, quelle entente latine est surgie, pour affirmer d'une manière concrète, que dans les négociations, les industries, sous toutes les formes de l'activité sociale une entente franco-italienne était non seulement réalisable mais désirée, parce que nos intérêts et nos craintes pour l'avenir sont communes à la France et à l'Italie?

Dans le champ de la cinématographie aussi, et même plus qu'ailleurs.

Avec la vente de la maison Pathé à un groupe Américain, notre sœur latine vient à se trouver devant un carrefour qui pourrait être fatal à son industrie muette.

Permettra-t-on encore que d'autres maisons françaises continuent l'accaparement américain et alors à une renonciation de vivre, conduira, avec un complet asservissement à l'industrie étrangère, à la déformation artistique du film français et à l'envahissement en Europe de films de cow-boys ou de Peaux-Rouges. Ou bien voudra-t-on réagir contre cette première tentative de vouloir américaniser la France et la lutte se développera d'autant plus violente et douteuse qu'elle commencera du côté de notre sœur latine en une condition d'infériorité morale à cause d'une première conquête étrangère, dont elle aura été l'objet.

C'est pour cela surtout qu'une entente s'impose, pour renforcer la résistance de la France contre la pénétration américaine, et pour empêcher en même temps un futur éventuel danger pour nous.

Les plus grandes maisons françaises devraient se réunir en un Corps moral, semblable à la *Cito Cinema*, capable de se charger de la défense de la production nationale contre l'envahissement de l'étranger. Un accord entre cette Union et les groupes italiens les plus en vue, serait pratiquement aisé. Avec leur concours il se formerait ainsi un bloc de maisons latines décidées à s'opposer formellement aux infiltrations d'outre-Océan et faciliterait en même temps l'échange et le commerce des films entre l'Italie et la France.

Cette dernière obtiendrait de telle manière, par la *Cito Cinema* l'ouverture des marchés que l'industrie italienne a acquise et nous offrirait à son tour ses places d'exploitation.

Cela aujourd'hui est nécessaire et pas autrement si on ne veut pas faire exterminer la latinité par l'œuvre des latins mêmes, ainsi que le souvenir glorieux et victorieux de Rome.

Cela est d'autant plus nécessaire s'il est vrai que durant la résistance épique de Verdun les canons allemands mirent à nu les murs ciclopéens de la Verodunium romaine et que contre ces blocs de granit s'est brisée l'impétueuse fureur boche.

Cela aujourd'hui s'impose aussi pour une autre considération.

Nous sommes les fils et les frères de notre race.

Nous connaissons, sentons et souffrons de toutes ses passions, de toutes les vibrations de son âme, de tous les élans généreux, violents et purs de son cœur immortel. Notre art est matérialisé et tissé par tous ces sens et toute cette vie. Nos artistes aiment et haïssent, pleurent et rient avec nous parce que c'est le sol héroïque et ancien qui les a exprimés. L'art est pour nous une chose divine, c'est du sang qui réchauffe nos veines, c'est une flamme qui ravive nos créations et rien au monde ne pourra jamais non seulement le surpasser, mais même dignement lui être comparé.

Laissons nous donc la poésie de nos femmes et le sens exquis d'art de nos artistes, pour les figures spectrales dans leur candeur sans vie, pour les contorsions des cow-boys, pour les drames à sombre teinte dignes des feuilletons de quatrième page pour la *vis comica* anglo-saxonne incompréhensible pour nous, peuples latins.

Je souhaite que non, car j'ai un culte sur tout et sur tous. Le culte éternel de la lumineuse Déesse qui irradié de ses sourires les fils de Rome, quand outre-Océan la barbarie dominait dans la nuit le culte, éternel de l'art sacré latin : immortel, victorieux toujours, aujourd'hui et demain.

(Lux).

N. B. — Nous ignorons à quelle source notre confrère romain a puisé ses renseignements. R en n'autorise à ajouter foi à l'histoire de la vente de la maison Pathé à un consort américain.

(N de la Rédaction)



EN BELGIQUE

Nous nous faisons l'écho du cri d'alarme poussé par notre excellent confrère Anversois Quo Vadis.

EUX... DÉJÀ ?...

Un grand établissement cinématographique du centre de la ville, se propose d'offrir à son public la primeur d'un film boche.

Un film boche? Déjà? alors que partout on nous rappelle : « N'oublions jamais », alors que hier encore les teutons, prêts à marcher la main dans la main avec les rouges bolchevistes, se disposaient à violer le traité de paix, à recommencer un nouveau 1914.

Mais ne sentez-vous pas, Monsieur le Directeur, que c'est une chose impossible, monstrueuse, que de vouloir DÉJÀ nous présenter à l'écran, les figures de ceux qui semèrent dans notre pays la ruine et le deuil.

Seul un mauvais esprit de lucre vous dirige-t-il, M. le Directeur, pour que vous n'ayez pas songé qu'une veuve, qu'une fiancée pouvait se trouver face à face, dans votre salle, avec l'image de celui qui a tué son fils, son mari ou son fiancé?

Je ne veux pas vous croire criminel à ce point, et à ce point oublieux des heures tragiques, des heures d'angoisse sans nom que les Allemands nous ont infligées? Patientez-donc quelques années encore, nos plaies sont encore saignantes, nos maisons encore en ruine et nos tombes à peine closes.

Parmi les films boches actuellement à Bruxelles, et que nous nous faisons un devoir de signaler aux exploitants, nous citons :

Quatre-Vingt-Treize, Les hommes qui s'égarèrent dans la vie, Patience ou la Carte de la Mort, Mensonge, etc.

Nous ne manquerons pas de signaler aux journaux les noms des établissements qui passeraient des films boches.

(Quo Vadis).

UNIONE CINEMATOGRAFICA ITALIANA — ROME

BERTINI FILM, ROME

FRANCESCA BERTINI



dans une scène de son film

MARION

d'après le roman de M^{me} ANNIE VIVANTI



PREMIÈRES VISIONS ROMAINES

La Più bella Donna del mondo — lisez : *La plus belle Femme du Monde* — n'est pas, comme le titre pourrait le faire espérer, un film documentaire destiné à nous laisser voir une Agnès Souret mondiale, ou une Francesca Bertini rajamée. Non, et il convient de le regretter, la plus belle femme du monde est, paraît-il, la *Gloire* et c'est en l'honneur de la *Gloire* que ce film fut bâti. En acquerra-t-il beaucoup? Nous n'osons l'espérer et ce sera justice, car la première erreur de la « Latina ars », éditrice de cette bande, a été celle de sortir du domaine cinématographique pour chercher un envol dans la psychologie pure.

Le roman de M. Salvatore Gotta, duquel on a extrait ce film, était tout aussi peu apte à la réduction cinématographique que ne le sont les *Pensées* de Pascal, ou le *Petit Carême*, de Massillon. M. Gotta a imaginé toute une trame à valeur discutable, pour nous apprendre que la gloire constitue l'un des plus grands appâts humains et que l'amour dont l'attrait est souvent puissant ne réussit pas toujours à exercer la même force d'absorption que son adversaire la gloire.

La lecture d'un quelconque recueil sur la *Vie des Hommes célèbres* nous en eût dit tout autant et plus; mais il ne nous appartient pas de faire de la critique littéraire et nous laisserons M. Salvatore Gotta courir après la gloire pour nous occuper uniquement du film dont il est le père.

Deux femmes traversent de long en large toute cette bande dont il serait facile de couper 4 à 500 mètres sans nuire en rien à l'action. Ces deux femmes poursuivent l'une l'*Amour* et l'autre la *Gloire*. Une troisième ne poursuit rien du tout et se contente, sans doute, d'être là parce qu'on l'a payée pour ce faire.

Or, ces trois femmes se démènent et agitent maladivement de grandes pensées, mêlant l'amour à la gloire et inversement, mais donnant une pâle idée de l'un et

de l'autre. A noter pourtant que la femme qui court après l'amour est une veuve et ce détail a beaucoup flatté ma petite vanité d'homme qui aime à reconnaître que les mâles ont, eux aussi, du bon.

Il m'est assez difficile de vous dire ce qu'il advint, mais je puis affirmer que le public parut s'ennuyer ferme et ne prit même pas plaisir à certains côtés de la mise en scène fort louable, pourtant.

Mlle Tilde Teldi, qui nous représenta la veuve phthisique courant après l'amour, se donna beaucoup de peine et joua avec la coutumière exagération, ce rôle déjà fort exagéré lui-même. Le reste de l'interprétation ne mérite aucune mention.

Superstition. — Voici un film allemand qui n'aura pas, sans doute, l'approbation du Vatican, qui pourrait bien être aussi un film de propagande anticatholique, mais qui n'en constitue pas moins par la force du scénario et l'impeccable technique de la mise en scène, un beau film. La trame en est simple et brutale. L'action ne s'en est déroulée que mieux.

Une bohémienne engagée dans un cirque voit un clown amoureux d'elle et un autre de ses adorateurs s'entretenir. Terrifiée, elle s'enfuit et vient s'échouer à demi évanouie, à la porte du calme presbytère d'un petit village. Mis en éveil par les aboiements furieux du chien de la maison, le jeune prêtre, qui lisait auprès de sa vieille mère, ouvre la porte et recueille la petite danseuse aux cheveux crépus.

Apôtre de la charité, il soigne de son mieux ce petit être perdu; mais homme jeune et vigoureux, il succombe à la passion charnelle et devient amoureux de la tzigane aux pieds savants. La mère de l'ecclésiastique a vite deviné l'intrigue et en accuse la bohémienne, qu'elle n'ose cependant chasser.

Or, un jour qu'il était en chaire et prêchait, le prêtre fut frappé par la foudre et tué net. Folle de douleur, la mère reconnut là le doigt de Dieu et rendue méchante

12^e Episode : **LE CHÂTIMENT**

Transatlantic Film

Exclusivité Gaumont

LE MAITRE DU MONDE

Grand Film d'Aventures en 12 Episodes

avec

ELMO LINCOLN

Le célèbre Héros du Roman de TARZAN



Le motocycliste arrive à temps pour sauver Helmon. Le généreux garçon s'élance vers Harbor City où se trouve le sac. Mais Blighton l'a devancé. Grâce au motocycliste, Helmon rejoint l'auto de Blighton et ses poings formidables font encore une bonne besogne.

L'auto abandonnée par son conducteur, tombe à la mer du haut d'un wharf. Helmon et Blighton continuent à se battre dans les flots. Mais la victoire reste à Helmon qui s'empare du sac. Notre héros, fort des preuves contenues dans le sac et des aveux écrits du criminel Watson, télégraphie à la police. Une autre dépêche, lancée adroitement à ses ennemis, est destinée à faire tomber ceux-ci dans un piège.

Ce piège réussit parfaitement, les bandits au complet sont cernés. Blighton, seul, est sur le point de réussir à s'échapper. Mais il se trouve face à face avec le mystérieux motocycliste armé d'un revolver. Il recule, en proie à une épouvante atroce car, lentement, le motocycliste enlève sa cagoule et bientôt le bandit reconnaît en lui le propre frère de Gray, sa victime, l'oncle de Lucie. Désormais, il ne peut nier ses crimes. Il veut fuir, mais une balle l'atteint et le tue.

Désormais aucun danger ne menace plus Lucie et Helmon. Avec quelle joie Lucie se précipite-t-elle vers son père retrouvé. Avec quelle reconnaissance celui-ci donne-t-il son consentement au mariage du courageux Helmon avec sa fille chérie qui lui doit tant de fois la vie.

:: : Edition du 22 OCTOBRE :: :

:: : Longueur : 658 mètres environ :: :

:: : 1 Affiche 110x150 de lancement :: :

:: : 1 Affiche texte 110x150 :: :

:: : 1 Affiche 110x150 par épisode :: :

:: : : Nombres photos :: : :



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

Une œuvre remarquable

NARAYANA

Rêverie pathétique imaginée et
réalisée par Léon POIRIER

Production artistique
DES
Théâtres Gaumont



Série Pax



NARAYANA

RÉVERIE PATHÉTIQUE DE

◇ LÉON POIRIER ◇

interprétée par

M^{lle} MADYS & M. VAN DAËLE

Jacques Hébert, jeune homme ruiné, est aimé d'une jeune fille, Jacqueline Favier. Il ne s'en soucie pas, n'a d'yeux que pour une danseuse, Maroussia, et laisse Jacqueline épouser un de ses amis, Laurent Carty. Un soir, il reçoit la visite d'un jeune Hindou, Sâri-Yama, qui lui est dépêché par un cousin et qui lui apporte, comme présent de bienvenue, une statuette du dieu Narayana. Ce petit dieu, affirme Sâri-Yama, a une propriété singulière. Il exauce infailliblement les cinq premiers désirs de celui qui le possède, mais pas un de plus : au cinquième, c'est la mort. Jacques en rit d'abord. Mais, poussé par ses amis, il souhaite d'être riche. La fortune lui arrive aussitôt sous la forme d'un testament inattendu. Il souhaite d'être aimé et Maroussia, qui l'avait jusque là regardé avec dédain, tombe dans ses bras. Alors, au lieu du bonheur, c'est une vie de perpétuelle inquiétude qui l'attend, car il lui semble, à chaque souhait exprimé, voir s'abaisser un des bras fatigués du dieu. De plus, sa fortune retourne contre lui Sâri-Yama et Maroussia elle-même, qui vont jusqu'à envisager l'idée de le supprimer. Jacques alors souhaite un ami sûr, et comme par miracle, le navire où Laurent et Jacqueline faisaient leur voyage de noces fait naufrage. Les deux jeunes mariés, sains et saufs, arrivent dans la villa que Jacques a achetée sur les bords de la Méditerranée. Le premier soin de Laurent Carty est de débarrasser Jacques de ses deux ennemis. Mais si Maroussia abandonne facilement la place, il n'en est pas de même de Sâri-Yama qui lutte jusqu'au désespoir avec Laurent et finit pourtant par succomber. Jacques n'a plus qu'un souhait à exprimer, et ce souhait, ce sera le bonheur de Laurent et de Jacqueline qui, jusqu'ici, avait continué à aimer Jacques. Et, en effet, son vœu formé — hasard ou maléfice? — il meurt brusquement d'une embolie, tandis que, dans la nuit sereine, le rossignol lance sa chanson éperdue, symbole de l'amour retrouvé.

:: : Édition du 23 OCTOBRE :: :
:: : Longueur : 1686 mètres environ :: :

:: : 1 Affiche 150x220 :: :
:: : 1 Affiche 110x150 :: :
:: : 1 Affiche d'artiste 110x150 :: :
:: : Nombreuses photos :: :

COMPTOIR CINE-LOCATION



Gaumont

Et ses Agences Régionales

par la fureur céleste, dénonça la tzigane à la vindicte publique.

Chassée à coups de pierre et maudite, comme une sorcière, la danseuse s'enfuit et, partout sur son passage, alluma des amours soudaines toutes brutalement éteintes par des aventures tragiques. Le hasard veut même qu'un comte, habitant le village où mourut le prêtre, se prenne d'une folle passion pour elle et la ramène en cette contrée funeste. Reconnue par la mère de l'ecclésiastique, elle est, de nouveau, dénoncée et, cette fois, la vengeance de la foule s'accomplit selon la parole de l'écriture qui dit : « Le vampire doit être lapidé en plein jour et à un carrefour afin que puisse s'évanouir son corps malfaisant ».

Ellen Richter a magnifiquement tracé la figure de la jeune bohémienne victime de ses charmes et de la superstition. Cette artiste, qui n'est plus jeune et qui est loin d'être jolie, ne choque pas, pourtant. La vérité de sa récitation, la force de ses expressions sobres et toujours précises lui attirent plus de sympathies que n'en inspirent tant et tant de sottises qui ont confondu l'écran avec une devanture de coiffeur ou une figurine de mode.

Tous les autres acteurs sont corrects. La technique est parfaite et la mise en scène fort appropriée est délicieusement mise en valeur par une photographie sans faiblesse.

Pourquoi faut-il que ce soit l'Allemagne qui nous offre des films pareils?

**

L'Amore di Loredana. — *L'Amour de Lauraine* est un roman de M. Luciano Zuccoli que l'ancienne « Tespi-Film » a cru devoir porter à l'écran. M. Luciano Zuccoli est un auteur qui bénéficie, en Italie, d'une grande indulgence. L'esprit en moins, il se rapprocherait assez de notre regretté Ernest Lajeunesse et, je crois, que sa vraie place serait dans la littérature moderne aux côtés de Marc de Montifault ou autres feuilletonistes à l'usage des vieux marcheurs en quête d'aphrodisiaques ou des mininettes amantes d'aventures.

Nous devons convenir que l'adaptation cinématographique a été, cette fois, assez heureuse et ceci tient surtout aux libertés prises par l'auteur du scénario : M. Gian Bistolfi.

L'histoire de cet *Amour de Lauraine* vaut-elle, par ailleurs, la peine d'être contée. J'ai trop le respect de

ceux qui me font la gracieuseté de me lire, pour les mettre à pareille épreuve. Que ce soit Lauraine ou Jeanne, Juliette ou Marie, ou toutes les Joséphine du monde, leurs amours sont toujours de même calibre et l'on s'étonne qu'il y ait encore des gens pour les conter et d'autres qui se les laissent conter.

Mlle Barroero, protagoniste du film, a été dotée d'une grande beauté physique que le talent d'artiste complètera, peut-être, un jour. Mais le grand attrait de ce film est surtout constitué par un luxe de paysages prestigieusement encadrés et parfaitement photographiés. Il est des visions de Venise et du lac de Garde qui suffisent à compenser le spectateur de toute la patience accordée à la trame de l'intrigue.

Jacques PIETRINI.



La Crise du Film Italien

et

L'Épuration du Théâtre de verre

Le pays du soleil et des sites enchanteurs, la terre par excellence de l'harmonie, de l'amour et de la poésie, le sol prédestiné des jeux de la lumière et des clartés lunaires aux fondus irréels, l'Italie, enfin, mère des arts plastiques et créatrice des mimiques expressives semble menacée de perdre, à tout jamais, la prédominance d'une industrie pour laquelle ses droits sont aussi naturels qu'indiscutables : l'industrie du cinéma.

Pour qui suit d'un œil impartial la grave crise dans laquelle se débattent, depuis quelques mois, les éditeurs du film et les industriels de la cinégraphie italienne, le doute naît angoissant et le problème se pose terriblement alarmant.

L'Italie cinématographique traverse, en effet, une passe difficile, presque infranchissable, et, si ne nous étaient connues les qualités de prompt ressaisissement et d'immédiate réaction dont est capable cette race au sang généreux et à l'esprit rapidement assimilateur, nous dirions volontiers que la cause nous paraîtrait plus que compromise, irrémédiablement perdue. Mais nous

APOLLON 1, Vicolo Alibert — ROME

La meilleure et la plus complète des Revues Cinématographiques Italiennes

avons tout lieu de croire et nous aimons à espérer que ce n'est là qu'un mauvais moment. Le mal est grand, certes, puisqu'aussi bien de puissantes firmes éditrices ont dû fermer complètement leurs portes ou réduire notablement leur production, mais si le malaise a atteint beaucoup de monde il n'en a pas moins respecté le grand nombre et l'orage, une fois passé, le firmament n'en sera que plus beau sur les théâtres de verre qui surent résister.

La leçon des revers étant, par essence, la meilleure et la plus profitable, nous estimons qu'il est de notre devoir de nous pencher sur cette situation d'anémie générale et d'en tirer les enseignements qu'elle comporte.

Chose curieuse — et pour étrange que ceci puisse paraître, à première vue, tout au moins — la cinématographie italienne souffre du mal contraire à celui dont pâtit sa sœur latine, la cinématographie française. On a dit, et il est avéré, qu'en France, l'art cinématographique est mort faute de capitaux. C'est pour avoir disposé de trop de capitaux que l'art cinématographique italien s'est, en revanche, appesanti au point de se maintenir difficilement debout. Maigreur et obésité conduisent aux mêmes effets. Il est donc vrai que les extrêmes se touchent quelquefois.

Tandis qu'en France la plus grande méfiance régnait autour de la machine tournante, considérée comme un instrument de fêtes foraines, en Italie, l'argent affluait vers l'art nouveau, tenu pour le seul capable de transformer un gueux en gentleman roulant automobile et un garçon de bureau en nouveau riche puissant et adulé. On avait, ici, avant la guerre et pendant la guerre observé tant et tant de pauvres diables mués en industriels cossus pour avoir su éditer quelques modestes bandes de 300 mètres, recherchées dans la pénurie générale du film, que chacun crut trouver le Pactole en dévidant du négatif. Depuis l'armistice, il passa, en Italie, comme un souffle irraisonné éparpillant en pluie le papier-monnaie ou — ce qui est plus dangereux — les effets bancaires. Les théâtres de verre en furent couverts et avec eux, tout ce qui approchait le temple de l'Art-Muet, depuis la laveuse de films jusqu'à la grande vedette qui, souvent, d'ailleurs, à quelques mois de distance, ne furent qu'une même et seule personne.

Contemporaine de la grippe espagnole, la maladie du cinéma, pour être moins meurtrière, n'en fut que plus contagieuse. Tout et tous en furent atteints. L'aristocratie la plus hautaine y vint avec le prolétariat le plus familier. La bourgeoisie prudente et économe succomba au vertige. Les bonnes à tout faire se transformèrent en « cachets » et les femmes de chambre en « femmes fatales ». Celles qui ne purent trouver de place créèrent leur maison éditrice à elles. Il n'y eût plus un citoyen qui, ayant économisé cinquante ou soixante mille livres ne les confiât à l'impression de quelques milliers de mètres de Kodak. Il n'y eût plus une jeune fille qui, s'étant trouvée plaisante

au saut du lit, ne fut disposée à échanger sa vertu contre un Debré ou un Pathé.

Des familles unirent leur pécule pour faire un film et fortune tout à la fois. Je connais le cas d'un épicière de Florence qui vendit son fonds de commerce pour faire les fonds d'une malheureuse bande d'aventures qui finit en triste aventure. On m'a présenté aussi la veuve d'un amiral qui transforma en un rouleau de tristes images, tout le pécule amassé par le vieux loup de mer. Et je ne parle que pour mémoire du nombre infini d'avocats en rupture de barreau, voire même de médecins qui s'improvisèrent metteurs en scène, scénaristes, tresseurs d'intrigues et gâcheurs de pellicules. Des peintres se firent opérateurs et des sculpteurs chefs machinistes, des sage-femmes ouvrirent des écoles de pose et des institutrices s'exercèrent aux sourires canailles et aux regards pervers.

Les banques aussi perdirent leur sang-froid et l'on vit des financiers jouer à fonds perdus sur les plus déconsidérés des outsiders. Les millions se distribuèrent à caisse ouverte et comme à l'aveuglette. Cinéma! Cinéma! Ce fut le mot de passe irrésistible et les incompétences les plus notoires se virent gratifier de la confiance la plus inespérée à ce seul mot magique : Cinéma!

Dans ce tourbillon général une seule organisation « l'Unione Cinematografica Italiana » tenta de coordonner le mouvement et de rallier les énergies éparses pour éliminer ensuite les parasites plus nombreux que les sauterelles du désert. La tâche était trop rude pour y réussir d'un coup. Sentant le danger, tous les « pions » et tous les incapables firent front à l'organisation nouvelle parce qu'elle était l'organisation.

Alors que la production italienne groupée et, si l'on peut dire, unifiée, eût pu trouver dans un organisme central une force nouvelle, on la vit — de par l'effort de ceux qui avaient tout à redouter de l'ordre et de la compétence — se complaire dans les discordes et se diviser à l'infini. Il ne nous appartient pas de citer des noms, ni de nous immiscer dans le détail des louches manœuvres qui ont abouti à des scandales publics dont la presse corporative et les journaux politiques italiens s'entretiennent longuement.

A l'abri d'hommes de paille avérés, on a vidé des querelles anciennes qui auront un dénouement prochain devant les tribunaux correctionnels. La haine jurée par un ex-éditeur de films, réfugié dans la politique, à son concurrent, demeuré fidèle à l'industrie cinématographique, a poussé celui-là à favoriser les incompétences qui ne trouverent une survie que dans l'appui du député déserteur du cinéma.

Pour couronner, sans doute, ce système du déclassé maître de l'art du film, on vit même une grande maison s'édifier, recruter les meilleurs artistes par la surenchère et accaparer les meilleurs éléments sous la haute direction d'un individu qui, hier encore, portait sur son dos les colis d'affiches et les boîtes de fer, et dont on

m'assure qu'il sait tout juste signer son nom et lire les caractères de typographie.

Or, comme on ne fabrique pas du film comme l'on fait des saucisses ou de la marmelade, cet homme — en dépit des capitaux mis à sa disposition — ne pouvait aboutir qu'à des errements certains dont les moindres furent une suffisance de nouveau riche sottement étalée et des prétentions artistiques du goût de celles des peaux rouges ou des négresses en mal d'eupéanisation. Le reste de la cohorte suivit à l'avenant. Puisqu'il suffisait d'être illettré et de n'avoir pas de métier précis pour être sacré grand directeur d'éditions de films, tous les illettrés et les sans-travail aspirèrent à leur direction cinématographique et y furent encouragés. Ce fut la danse autour du Veau d'Or nouveau, danse folle devant les coffres-forts ouverts et les modestes tirelires éventrées. D'innocents petits capitalistes y laissèrent leurs gros sous; des millionnaires récents y trouvèrent le juste déversoir de l'argent trop tôt acquis, et les banques y perdirent quelques illusions.

Dirigée par de pareils individus, la production cinématographique, en effet, fut d'une valeur plus que nulle et perdit rapidement la confiance des marchés étrangers. Il fut un moment où l'on trouvait plus de négatifs attendant client à Rome que de produits alimentaires. Le blé faisait défaut mais les « navets » se donnaient pour rien. Il y eût une crise de boîtes de fer, tout comme, par les années de beau soleil, les vignerons connaissent des crises de tonneaux. Les films fabriqués échouèrent un peu partout et je sais l'histoire amusante d'un négatif et sa copie échantillon qui allèrent simplement finir au Mont de Piété pour quelques billets de cent francs.

Celui qui écrit ces lignes a quelque autorité à dénoncer ce discrédit pour en avoir été, tout le premier, victime, dans les efforts tentés pour intensifier l'exportation du film italien sur les marchés mondiaux et plus particulièrement sur le marché français. Ce n'est pas sans une certaine souffrance que tout dernièrement encore, il s'entendait dire chez le plus important monopoliste de Paris : « ...Les films italiens! nous avons l'ordre formel du Conseil d'administration de ne même plus les visionner. La moyenne de la production est trop mauvaise ». Ce n'est pas aussi sans colère qu'il constatait que cette méfiance, quelquefois justifiée, tendait à aller jusqu'au parti-pris et pouvait constituer le plus grave danger pour l'industrie italienne, si l'on n'y remédiait sans tarder.

Or, le seul remède décisif ne peut consister que dans l'épuration. On ne peut espérer certes, du gouvernement italien, une mesure radicale interdisant la sortie des frontières aux mauvais films, aux bandes à intrigues vieillottes, pauvres ou ridicules, fabriquées par les comptables en rupture d'arithmétique, les avocats sans causes, les médecins sans clients et les « facchini » enrichis par les circonstances. On ne peut demander non plus à tous ces déclassés réfugiés dans les théâtres de verre

de s'élever à la conception japonaise de l'honneur et de faire *hara-kiri* pour sauver l'industrie cinématographique qu'ils ont appauvrie, débilitée et discréditée.

Il ne reste donc plus que le moyen suprême : le nettoyage par le vide, l'épuration par la faim. — Que demain le Veau d'Or se change en Vache maigre et que les capitaux plus intelligemment employés, aillent aux seuls cinématographistes dignes de ce nom, et l'on verra la séquelle des crève-la-faim prendre le large et retourner aux travaux manuels ou aux basses besognes d'où elle était venue. Que les marchands et les loueurs ligüés avec les fabricants refusent tout achat à ces éditeurs d'occasion et le barrage se trouvera établi de lui-même.

Déjà, le mouvement restrictif a commencé du seul fait qu'une grosse quantité de négatifs édités par des maisons de fortune ou exécutés sous le contrôle des incapables et des marchands de porcs n'ont pu réussir à trouver acheteur ni en Italie ni à l'étranger. Il convient que ce même mouvement s'accroisse et que ne soient même pas accordées les faveurs de la vision à tous les films ne portant pas une marque de fabrique sérieuse. Le jour où les marchands auront répondu à ces ambulants de la cinématographie par une décision arrêtée de non-prise en considération, ceux-ci devront bien cesser, d'eux-mêmes, une activité néfaste, devenue complètement négative.

Je sais bien que l'art de cultiver des « poires » fut de tout temps, une excellente spécialité des hommes hors cadre et des faux talents, mais je n'ignore pas non plus que les « poires » viennent d'autant moins à maturité qu'elles sont moins arrosées.

Les petits capitalistes, les bourgeois romantiques, les fournisseurs de guerre et autres mercantis auront tôt fait de lâcher le cinéma et ses faméliques spéculateurs du jour où ceux-ci ne réserveront que des pertes.

Exiger des films des papiers d'origine certains et ne permettre la circulation qu'à ceux d'entre eux qui sont issus d'une bonne famille, voilà l'œuvre salutaire, l'œuvre de tout de suite et le devoir des marchands, des éditeurs et des exportateurs unis pour le grand nettoyage des théâtres de verre, ces modernes écuries d'Augias.

JACQUES PIÉTRINI.



Pour tout ce qui concerne l'Italie, s'adresser à M. Giacomo Piétrini, 3, via Bergamo, à Rome. Téléphone : 30-028.





LETTRE D'ANGLETERRE

Ce que pensent les Américains du film anglais.

Notre confrère : The Moving Picture World publie dans son dernier numéro une très intéressante interview d'un cinémathographe bien connu outre-Atlantique, John Emerson, sur la production anglaise. Au cours d'un long séjour à Londres, ce dernier s'est formé sur le film britannique une opinion qu'il n'a pas craint d'exprimer sincèrement. La presse anglaise avec beaucoup de franchise, a reconnu le bien fondé de ses nombreuses critiques. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire in extenso cet article.

« Le développement de l'industrie cinématographique anglaise est bloqué par le conservatisme anglais. Je trouve que l'Angleterre marque un retard de 6 à 8 ans sur les films américains et sur les méthodes américaines et j'attribue en grande partie ce retard au fait que les producteurs britanniques se refusent à admettre que les yankees soient capables en art d'accomplir de grandes choses.

Les Anglais acceptent le téléphone et le télégraphe, ils approuvent nos systèmes sanitaires, ils trouvent excellentes nos automobiles, mais ils ne peuvent croire qu'en ce qui touche aux Arts, l'Amérique puisse aider d'une manière quelconque l'Ancien Monde.

Et remarquez que ce n'est pas parce qu'ils ne veulent point faire de meilleurs films, ou parce qu'ils ne se rendent pas compte de la supériorité des œuvres américaines. D'une certaine manière, ils s'efforcent de nous imiter, mais chaque fois, la tradition intervient. Ils acceptent parfois avec certaines réserves, les conseils qui leur viennent de France ou d'Italie, quoiqu'en dépit du désir qu'ils ont de progresser, ils ne puissent se résoudre à étudier nos méthodes et à copier nos procédés.

Certes, je m'attendais à ce qu'ils fussent un peu en retard sur nous, au point de vue production; c'était forcé : ils ont souffert cruellement des ravages de la guerre. Je pensais donc les retrouver à l'époque où, le

devoir les appelant, ils avaient dû cesser tout travail. Mais en réalité, ils retardent de beaucoup plus loin que de 1914.

Il n'y a vraiment qu'un véritable atelier cinématographique à Londres, et c'est celui de la Famous Players. Il est tout à fait moderne, bien équipé, et avec des accessoires : *up to date*. Vous supposez peut-être que les autres éditeurs se sont précipités pour le visiter dans l'intention de remettre à neuf sur le même plan leurs propres studios.

Ils n'en ont rien fait ! Cela ne les intéresse pas. Ils se contentent de leurs ateliers bas de plafond, mal éclairés, avec leurs décors de toile et toutes ces choses que nous avons abandonnées il y a belle lurette.

Prenons l'éclairage, par exemple : Londres reçoit son courant électrique d'innombrables petites compagnies et non pas d'un unique système central, comme chez nous l'Edison Corporation. Il en résulte qu'aucune de ces compagnies ne peut fournir un « jus » suffisant à un studio. Il leur est pratiquement impossible de supporter ce surcroît de charge, et de suppléer également aux demandes de leurs autres clients.

Leurs studios ne sont donc jamais éclairés proprement. Les metteurs en scènes ne semblent pas, du reste, se rendre bien compte de l'importance d'un bon éclairage. Quelques-uns de leurs ateliers n'ont pas assez d'éclairage pour une simple plantation (est).

J'ai discuté ce point avec eux et j'ai essayé de les convaincre de la nécessité d'un brillant éclairage et de vigoureux effets lumineux, je n'ai pas réussi. Ils avaient l'habitude de travailler avec quelques tubes Cooper-Hewitt et quelques arcs ouverts (open arcs). Ils ont toujours fait ainsi, ils continueront encore pendant des années sans doute à se servir des mêmes moyens désuets.

A vrai dire, ils donnent l'impression de tourner le dos volontairement à la vérité, comme s'ils ne voulaient pas se rendre compte de leurs erreurs.

Si la « Famous Players » avait construit ses studios en France, je crois que les éditeurs français se seraient grandement intéressés à cette entreprise.

En Allemagne, ils auraient tout fait pour s'assimiler

CHRONIQUE D'AMÉRIQUE

— Jack Pickford, frère de Mary, Canadien de naissance et, par conséquent, sujet britannique, s'est fait naturaliser dernièrement citoyen des Etats-Unis.

— Les super-palaces new-yorkais sont loin de réaliser les bénéfices qu'on attendait d'eux. Des frais énormes, des salles difficiles à remplir du fait de leurs dimensions sont des handicaps assez sérieux. C'est ainsi que, pour la première fois, depuis son existence, le Capitol, la semaine dernière, a pu inscrire à son avoir une recette de 8.000 dollars. Jusqu'alors, son bilan ne s'était traduit que par des déficits assez considérables.

— Après William Hart, Mary Pickford et *tutti quanti*, Madge Kennedy, dont le contrat avec la Goldwyn expirait ces jours-ci, attaque en justice cette dernière firme, lui réclamant une somme de 80.000 francs qu'elle prétend lui être due sur ses appointements et comme prix de costumes payés par elle pour figurer dans certains films.

— Sous la présidence de James Sullivan, l'Annette Kellerman Productions Co, vient de se constituer dans le but d'« exploiter » la célèbre nageuse et vedette cinématographique.

— Depuis la convention de Cleveland, les éditeurs américains hésitent, devant le boycottage de leurs films, à se livrer à l'exploitation directe de leurs produits. Bien plus, ils sentent qu'un rapprochement est nécessaire avec les propriétaires de cinémas et Adolph Zukor, par exemple, a signé cette semaine un contrat avec Sydney S. Cohen, président de la Motion Picture Theatre Owners Society, par lequel il s'engage à ne pas construire ou acheter de cinémas. Enfin, une autre clause de ce contrat stipule que les deux partis coopéreront pour solutionner le plus rapidement possible et d'une manière équitable, la question des contrats de location.

— D'après Samuel Goldwyn, le prix *minimum* auquel revient un bon film de 1,200 mètres à l'heure actuelle est d'environ 1,300.000 francs, et la moyenne d'ordinaire est bien plus près de 300.000 dollars !!!

— La Robertson-Cole achève en ce moment l'adaptation de la célèbre pièce d'Edouard Knoblauch : *Kismet*.

— *Madame X...*, la version cinématographique du drame d'Alexandre Bisson sera présentée au public par la Goldwyn en septembre prochain.

les procédés américains et flanquer, après, les yankees à la porte.

En Angleterre, ils manifestèrent une certaine froideur à l'égard de la Compagnie américaine. Ils essayèrent de lui créer quelques difficultés, mais ils ne montrèrent aucun désir de s'instruire.

Ce n'est pas là seulement que réside la cause de l'infériorité de la production anglaise. Le manque d'argent se fait également sentir. Ou plutôt, une inaptitude à dépenser l'argent.

Comme je l'ai déjà dit, ils sont en retard d'une dizaine d'années. Ils en sont encore à cette époque où mille dollars par bobine était considéré comme un maximum. Il est difficile, du reste, de franchir cet abîme et de dépenser les sommes que réclament les œuvres actuelles. Nous, nous sommes arrivés à ce point là graduellement, améliorant lentement notre production en même temps que son prix de revient augmentait d'une manière constante. Eux doivent accomplir ce trajet d'une seule traite s'ils veulent nous rejoindre. C'est une étape difficile à franchir pour un homme de n'importe quelle nationalité. Pour l'Anglais, naturellement prudent, une mise de fonds d'un million de dollars pour la seule organisation d'un studio, lui paraît une somme extravagante. Il essaie avec cent mille dollars et ne réussit pas.

Mais il ne s'agit pas seulement d'argent. Je crois que Sir William Jury, par exemple, dépenserait volontiers plusieurs millions pour arriver aux mêmes résultats que nous, mais vous ne pouvez pas obtenir ces résultats uniquement à coups de billets de banque.

Vous ne pouvez engager les cinémathographistes les plus habiles car ils sont satisfaits de leur sort en Amérique. Vous ne pouvez acquérir les meilleurs scénarios car les Américains les achètent plus cher que vous. Et l'argent seul ne peut forcer les acteurs, directeurs et scénaristes anglais à suivre l'enseignement des Américains. Ils ne comprennent pas la nécessité d'une pareille conduite et ne comprenant pas, ils se refusent à l'adopter.

Peut-être est-ce de bons scénarios qu'ils ont le plus besoin. D'une façon générale, l'Angleterre ne compte pas de scénaristes. Ils accomplissent le même travail qu'ils accomplissaient jadis à leurs débuts. Ils alignent les mêmes histoires rabâchées. Ils ne connaissent rien d'autre, et, apparemment, ne désirent pas connaître autre chose.

Les prix sont vraiment dérisoires. Ils tournent une œuvre tout entière avec la somme qu'une firme américaine verserait pour le seul manuscrit. Ils consentent à de plus grands sacrifices pour les adaptations de romans et de pièces de théâtre, mais ce sont des scénarios originaux dont ils ont besoin. Ils n'encouragent d'aucune façon l'écrivain de talent à entreprendre semblable travail, et ne lui permettraient point d'acquérir la technique spéciale nécessaire au cas où il consentirait à entrer dans cette voie.

(A suivre).

F. LAURENT.

— Trente-cinq petites entreprises cinématographiques new-yorkaises se sont groupées en un consortium dont le capital total atteint 2.863.500 dollars.

— Les magnats de la finance américaine après avoir tenté, il y a un an, de commanditer un bon nombre d'affaires cinématographiques, paraissent assez déçus des résultats obtenus. Ils se méfient, semble-t-il, maintenant, du Dieu Cinéma sur l'autel duquel ils avaient déposé d'assez larges sommes que ce nouveau Moloch engloutit le plus aisément du monde, et ce, sans le rendre au centuple à ses fidèles, comme ceux-ci l'avaient espéré tout d'abord.

— Alors que les employés des laboratoires cinématographiques faisaient grève, les opérateurs refusèrent de suivre ce mouvement. Mais voici qu'à leur tour, ces derniers menacent de cesser le travail, si certaines revendications par eux présentées ne sont pas acceptées par les directeurs de cinémas. A vrai dire, ils n'y vont pas de main-morte; ils réclament une augmentation d'environ 65 à 85 % sur les salaires qu'ils touchent actuellement. C'est-à-dire 1 dollar 38 cents par heure pour les opérateurs d'établissements d'une contenance variant entre 300 et 600 places, et graduellement jusqu'à 2 dollars par heure pour ceux de plus de 2.500 places. A 13 francs le dollar, et en dépit de la vie chère, le métier d'opérateur aux Etats-Unis semble assez lucratif.

— Salt Lake City, la capitale de l'Utah, l'état Mormon, est en passe de devenir prochainement une rivale de Los Angeles. Plusieurs nouvelles maisons d'édition l'ont choisie pour y établir leur siège social, parmi elles l'Utah Motion Picture Producing Co qui, sous la présidence de W. H. Swanson, se propose de tourner annuellement quarante-six films.

— Un des derniers films de D. W. Griffith : *La Grande question*, qui traite presque exclusivement du spiritisme, a soulevé en Amérique, qui fut jadis la scène des premiers exploits des esprits frappeurs, une attention passionnée. Un exposé des trucs employés par certains « médiums » a été fait récemment au cours d'un drame mis en scène par un prestidigitateur. Howard Thurston démontrait qu'une large part de magie blanche intervenait dans les phénomènes trop souvent exploités dans la magie « noire ». Ce film est intitulé : *Twisted souls* (Ames enlacées) sera présenté au public le 1^{er} septembre prochain.

— Les « producteurs » américains n'hésitent pas à tourner des kilomètres et des kilomètres de films, quitte par la suite à élaguer largement ces « brouillons ». C'est ainsi que Allen Holubar, pour son dernier film dont la protagoniste est Dorothy Phillips, a déjà employé 25.000 mètres de négatif et pourtant il n'a pas encore dépassé, paraît-il, un tiers du scénario sur lequel il travaille.

— Shirley Mason vient d'acquérir une ferme d'autruches en Californie.

— Nous nous plaignons fréquemment de la parcimonie avec laquelle nos Universités privent les enfants de nos écoles d'un procédé d'enseignement incomparable. Consolons-nous, nous ne sommes pas les seuls à souffrir de cet état de choses. Au cours d'un long article publié par notre confrère Moving Picture World, nous voyons que le Département de l'Éducation pour l'État de New-York manque de fonds pour l'achat d'appareils cinématographiques scolaires.

— Max Reinhardt, le fameux metteur en scène allemand, célèbre surtout avant guerre pour ses adaptations cinématographiques du *Miracle* et du *Chevalier à la Rose*, doit se rendre l'année prochaine en Amérique où l'appelle un contrat signé avec la Famous Players Lasky et, par lequel il s'engage à produire annuellement pour cette firme, durant un séjour de neuf mois, aux Etats-Unis, un certain nombre de films. D'autre part Leo Fall, le compositeur autrichien est en route pour New-York où il doit diriger les répétitions de son œuvre *La Vierge de Stamboul*, qui sera plus tard réalisée à l'écran.

Au reste, on sait que Zukor vient d'obtenir une option sur les pièces de comédies musicales des meilleurs écrivains allemands et autrichiens. Quatre cents auteurs environ ont ainsi engagé leur production pour une somme que notre confrère *Kinematograph and Lantern, Weekly* qui rapporte le fait évalue à 500.000 dollars.

Mc GILL.



SÉRIE ORCHIDÉE



LE CHATEAU MAUDIT



LES FIMS LUMEN

Déjà plus de

DIX

des Plus Grands Cinémas Parisiens ont inscrit à leur programme

EN PREMIÈRE SEMAINE

LE BEAU FILM FRANÇAIS :

IRÈNE

de Gaston ROUDES & Marcel DUMONT

INTERPRÉTÉ PAR :

M^{lle} Louise COLLINEY

DE L'ODÉON

M. Marcel VIBERT

DU THÉÂTRE ANTOINE

M^{me} E. DUX

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

M. SCHUTZ

DU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

et plus de **CENT** Cinémas à Paris & Banlieue

Qu'attendez-vous pour en faire autant ?????

PROCHAINEMENT :

Mademoiselle LOUISE COLLINEY

de l'ODÉON

dans

LES DEUX BAISERS

Tiré de la célèbre pièce de BERGERAT

Autre

Beau

Film

Français

EN LOCATION AUX

CINÉMATOGRAPHES HARRY, 158^{ter}, rue du Temple, PARIS

Téléphone : Archives 12-54 — Adresse télégraphique : Harrybio-Paris

SUCCURSALES

RÉGION DU MIDI

4, Cours Saint-Louis, 4

MARSEILLE

RÉGION DU CENTRE

8, Rue de la Charité

LYON

RÉGION DU NORD

23, Grand' Place

LILLE

Région du SUD-OUEST

20, Rue du Palais-Gallien

BORDEAUX

BELGIQUE

97, Rue des Plantes, 97

BRUXELLES

ALSACE-LORRAINE

15, Rue du Vieux-Marché-aux-Vins

STRASBOURG

SUISSE

1, Place Longemalle, 1

GENÈVE

CHRONIQUE DU FILM FRANÇAIS

MIARKA, LA FILLE A L'OURS

Il n'est, certes, pas exagéré de dire que la présentation du nouveau film de Louis Mercanton a pris les proportions d'une grande manifestation parisienne en même temps que d'une importante solennité artistique.

Quiconque y a assisté en pourrait témoigner. Et les témoins ne manqueront pas. Il y avait là, en effet, non seulement le Tout-Cinéma, mais le Tout-Paris des premières. L'immense salle du Gaumont-Palace avait été littéralement envahie par une foule où figuraient, avec toutes les élégances de la mode, toutes les notabilités de l'art, des lettres et même de la politique. Empressons-nous, d'ailleurs, de rendre hommage à ce public intelligent, compréhensif, qui a fait preuve de goût, de tact et de cœur en applaudissant chaleureusement aux meilleurs endroits du film et surtout en faisant à chacun sa juste part : à Louis Mercanton pour l'œuvre magnifique qu'il a réalisée, à Jean Richepin, pour le bel exemple qu'il a donné en apportant au cinéma la consécration de son talent, de sa personnalité même, enfin, à la si regrettée Réjane qui a remporté le plus beau succès, peut-être, de sa carrière — une carrière que la magie de l'art muet prolonge au-delà de la mort.

C'est une version purement cinématographique de la pittoresque et touchante histoire de Miarka, la bohémienne, que Louis Mercanton a adaptée à l'écran. Écrit spécialement pour les besoins d'une expression scénique très particulière, qui diffère complètement de la formule livresque ou dramatique, l'œuvre de M. Jean Richepin, tout en demeurant une belle œuvre littéraire — une œuvre de poète — est devenue un scénario cinématographique, un ciné-drame, bien découpé, habilement conduit, d'un intérêt soutenu et prenant.

De son côté — alors même qu'il affirmait dans ce film un naturalisme toujours plus véridique et plus scrupuleux — Louis Mercanton a su conserver, cependant, à ce conte tragique, la fraîcheur d'une idylle, et la grâce d'une légende. En sorte que l'on ne sait plus bien ce que l'on préfère entre toutes les qualités d'un incomparable spectacle : son aspect et son accent de vérité, ou l'attrait de son charme romanesque et poétique.

Réfaite et remaniée pour l'écran, la nouvelle histoire de Miarka peut se résumer ainsi :

Un châtelain — que le film ne nomme pas, mais qui est Jean Richepin — a donné asile à une roulotte de bohémiens remise dans un vieux cloître en ruines dépendant du château. Là, vivent une vieille « romanée » appelée « La Vougne » et sa petite-fille Miarka, ainsi qu'une ourse brune Puzli. La « Vougne » ne demanderait pas mieux que de remettre sa roulotte en marche ou, du moins, puisque le cheval est mort, de s'en aller à pied avec Miarka et l'ourse, sur la grand-route qui est l'em-

pire des bohémiens. Mais on lui a volé des livres précieux, de vieux manuscrits relatifs à l'histoire de sa race et elle déclare qu'elle ne quittera pas le château avant de les avoir retrouvés. En attendant, elle « chaparde » tout ce qui lui tombe sous la main — sans, d'ailleurs, penser à mal, par instinct atavique... Entre temps, elle consulte les tarots qui prédisent que Miarka ne doit épouser, sous peine de grand malheur pour elle et les autres, que le roi des bohémiens.

Or, un gars du pays — le garde-chasse du châtelain — rôde autour de Miarka à laquelle il n'inspire que répulsion. La jeune fille, tout au contraire, accueillie avec une sympathie qui deviendra bien vite de l'amour, les hommages du neveu du châtelain, le jeune Ivor. Dans sa fureur jalouse, le garde-chasse révèle à « La Vougne » que c'est le châtelain lui-même qui lui a pris ses livres et ses papiers dont il s'efforce, en secret, à déchiffrer le sens avec l'aide d'un érudit de ses amis. « La Vougne » cambriole le meuble où sont les documents qui, d'ailleurs, lui appartiennent et s'enfuit, obligeant Miarka à la suivre, tandis que le garde-chasse, trouvant l'occasion bonne, s'approprie l'argent que contenait également le meuble cambriolé, puis met le feu au meuble lui-même pour dissimuler son forfait.

Le château a failli brûler et cette tentative d'incendie est, tout naturellement, attribuée à « La Vougne » que sa fuite accuse. Elle est rattrapée et emprisonnée. Miarka et son ourse réintègrent la roulotte, dans le cloître du château.

Là, en l'absence de la « Vougne », Miarka est, de nouveau, en butte aux entreprises du garde-chasse qui imagine, pour s'emparer d'elle, de verser un narcotique dans sa boisson en même temps qu'il mélange du poison à la nourriture de l'ourse. Et Miarka, prise d'un invincible sommeil, s'endort profondément sur la couchette de la roulotte d'où, bientôt, le ravisseur vient l'enlever. Mais les animaux ont un instinct plus sûr que les hommes et l'ourse a dédaigneusement renversé le récipient qui contient la pâte empoisonnée. Apercevant sa maîtresse inanimée dans les bras du garde-chasse, elle se dresse brusquement, saisit l'homme dans ses redoutables crocs et elle ne le lâchera plus.

Tandis que Miarka, qui a glissé sur la paille, continue de dormir doucement, une lutte terrible se poursuit entre l'homme et l'ourse — une lutte si admirablement jouée par le comédien... et l'ourse, que le public, empoigné, a souligné cette scène vraiment sensationnelle, de plusieurs salves d'applaudissements.

Aux cris du garde-chasse, on est accouru et alors, on découvre, non loin de la roulotte, le jeune Ivor, tout sanglant. Il avait tenté de barrer la route au forcené quelques instants avant son attentat contre Miarka et, au cours de la lutte, il avait reçu un coup de couteau.

Cependant, Ivor ne mourra pas. Seul, le garde-chasse succombe à ses blessures, après avoir fait l'aveu de ses crimes et provoqué aussi la réhabilitation de « La Vougne ». Celle-ci, à peine libérée, entraîne de nouveau

Miarka sur la route. Obsédée par la prédiction des tarots, elle veut, à tout prix, conduire sa petite-fille au rendez-vous annuel des bohémiens, aux Saintes-Maries. De la Mer car c'est là, sans doute, qu'elle rencontrera le roi des bohémiens auquel le destin l'a fiancée.

Mais alors, en présence du chagrin de son neveu qui ne se console pas du départ de Miarka, le châtelain se décide à lui avouer son origine véritable. Un jour, il y a vingt ans, des bohémiens ont abandonné devant la porte du château un enfant nouveau-né qui, d'après un document épinglé à ses langes, était le fils du roi de la Bohême. Ivor est cet enfant. Pour accomplir la prédiction des tarots, il n'a donc qu'à épouser Miarka. Et c'est ainsi que les choses se passent. La vieille « Vougne » avant de mourir, peut bénir l'heureux couple.

Mais un résumé du scénario ne peut donner aucune idée de la saveur tour à tour farouche et tendre, pittoresque et mystique de cette œuvre cinématographique de tout premier ordre.

Nous avons dit que Louis Mercanton s'était efforcé de réaliser une mise en scène aussi rapprochée que possible de la vérité. Dans un avant-propos inscrit en tête de son film, il fait même, à cet égard, une sorte de profession de foi où il proscrit résolument tout ce qui est décor ; il ne veut plus, désormais, « tourner » que dans un cadre naturel. L'intention est infiniment louable, car elle exprime un scrupule de conscience rare. Mais peut-être Mercanton va-t-il un peu loin, quand il prononce « l'exclusive » sans réserves contre ledécor. Pas plus au cinéma qu'au théâtre, il n'y a de règle absolue. Que l'exclusion du décor artificiel soit la règle générale, nous l'avons souvent demandé nous-même. Mais il faut prévoir des exceptions, de nombreuses exceptions. Qui donc, en matière de spectacle, peut se flatter de ne jamais transiger avec un principe ? Faire vrai est le but, mais il faut bien parfois, et même souvent, se contenter de faire... pour le mieux. Dans son nouveau film, il y a des scènes d'incendie, d'ailleurs très bien réglées, très sobres et très justes. Mercanton, pour tourner ces scènes, a-t-il réellement incendié un véritable château ? Je ne le pense pas ; alors ?

Mais c'est là une petite chicane théorique qui n'enlève absolument rien à la valeur du film. L'essentiel est qu'il se présente comme une œuvre supérieure, de pensée, de goût et d'art et qu'il contribuera à porter très haut la réputation, le prestige de la production française.

Mme Réjane a joué ce film avec tout son cœur et toute son âme. On dirait, vraiment qu'elle savait, qu'elle sentait, que ce serait là son dernier effort d'artiste, son dernier rôle, elle s'y est donnée tout entière et l'on ne saurait rien imaginer de plus émouvant que les scènes d'agonie de « La Vougne », jouées par cette admirable artiste qui allait mourir...

M. Jean Richepin, on le sait, interprète volontiers ses œuvres. Mais, au théâtre, il se sentait porté vers une interprétation plutôt fougueuse de rôles romantiques. Ne fut-il pas, aux côtés de Mme Sarah Ber-

nardt, un magnifique Nana Sahib ? Pour l'écran, il a réalisé le tour de force, bien plus difficile qu'on ne le croit, d'être simple, naturel, mesuré, discret et sobre. Nul professionnel n'eût fait mieux.

L'ensemble de l'interprétation est, d'ailleurs, excellent et il n'y a vraiment qu'à louer Mlle Desdemona Mazza et M. Ivor Novello.

Paul DE LA BORIE.

LES SPORTS ATHLÉTIQUES

La présentation du beau film éducateur édité par la *Cinématographie française*, dans un but de propagande a pris les proportions d'une véritable solennité.

La délicieuse bonbonnière qu'est la salle Marivaux offrait, jeudi matin, un magnifique et réconfortant spectacle. Tout ce qui s'intéresse au relèvement de notre race, au développement de nos merveilleuses facultés physiques, à la culture du sport vivifiant et régénérateur s'était rendu à l'appel des initiateurs de cette belle tentative.

Il ne m'appartient pas d'apprécier ici les qualités techniques du film *Les Sports athlétiques*, réalisé par nos soins. Mes confrères de la presse corporative, sportive et quotidienne s'en sont chargés. Mais je crois être l'interprète de tous en adressant publiquement des félicitations à M. le Colonel Sée, commandant notre école nationale de culture physique, à MM. les Officiers du cadre d'enseignement, aux moniteurs, à notre ami Jacques Cor et à l'opérateur Bayard. Tous ont senti qu'ils étaient attelés à une besogne de haute portée morale et patriotique. Grâce à eux, nous possédons un document incomparable, un manuel vivant de l'éducation sportive rationnelle.

Les applaudissements qui ont accueillis cette œuvre, hier à Marivaux, prouvent à ces bons et laborieux ouvriers de l'avenir qu'ils ont bien travaillé pour le pays.

Le gouvernement, enfin conquis au sport comme moyen d'éducation nationale, avait manifesté l'intérêt qu'il attache à l'œuvre réalisée en autorisant M. le Général commandant la place de Paris à accorder le concours de la musique du 104^e de ligne.

Et l'audition de cette excellente phalange d'artistes, sous la direction de son chef, M. Girardon, n'a pas été le moindre attrait de cette matinée sensationnelle.

Demain, tous les écrans de France participeront à l'œuvre de ceux qui ont réalisé ce beau documentaire sportif en répandant dans toutes les contrées de notre beau pays, le goût de l'effort musculaire et des beaux gestes de l'homme sain.

Et dut M. J. L. Croze en attrapper la jaunisse, la *Cinématographie française* n'est pas trop mécontente de la réussite de son premier essai de vulgarisation par l'écran.

L'OUVREUSE DE LUTÉZIA.

La Mort d'Olive Thomas

A l'heure où paraissait notre dernier numéro, la belle et jeune artiste américaine dont nous annonçons la maladie, rendait le dernier soupir.

La tombe de notre Suzanne Grandais est à peine fermée qu'il nous faut enregistrer une nouvelle perte pour l'art cinématographique. Comme notre compa-

en pleine gloire théâtrale que la belle artiste, séduite par le moulin à images, décida de se consacrer au Cinéma. On sait les succès qu'elle y remporta.

Son talent fait de naturel et de sincérité, contribuait à faire ressortir son impeccable beauté ; aussi, Myron Selznick se l'attachait-il bientôt par un contrat de plusieurs années.

Parmi les ouvrages dans lesquels Olive Thomas s'est nettement affirmée, une grande artiste citons : *Les aïeux ordonnent*, *Le Phare dans la Tempête*, *Cette Petite*



triole, Olive Thomas était resplendissante de beauté et de talent, comme elle, elle était au début de la vie, à l'âge où les plus grands espoirs sont permis à ceux qui ont la foi dans leur art.

Née à Pittsburg en 1896, dans une famille bourgeoise et austère, Olive Thomas, de son vrai nom Dussy, se sentit, dès l'adolescence, une vocation irrésistible pour le théâtre.

Malgré l'opposition irréductible de ses parents, la jeune fille à l'occasion d'un concours de danse où elle avait remporté un grand succès, accepta les propositions de l'impresario Lorenz Sigfried, directeur du Théâtre des Folies, à New-York.

Bientôt, le nom d'Olive Thomas fut célèbre et c'est

Canaille d'Alice, *Mariée par dépit*, *Ombres et Lumières*. Ces films ont été ou seront présentés en France par les soins de la C^o Select-Pictures.

Inclinons-nous devant l'impitoyable destin et saluons la dépouille d'une des plus sympathiques étoiles de l'art cinématographique.

Olive Thomas avait épousé le célèbre artiste Jack Pickford auquel nous adressons nos condoléances émuës.

C. F.



UNE IDÉE INGÉNIEUSE

Rompant heureusement avec les précédents établis, le Ministre des Finances vient d'avoir une idée dont nous aurions tort de contester l'originalité et l'éclectisme. Il s'agit du lancement du prochain Emprunt.

Tous les précédents avaient été lancés par l'habituelle débauche d'affiches, collées les unes sur les autres, salissant les monuments publics, apposées Dieu sait où et comment, sans grand profit, ni pour l'Emprunt, ni pour les souscripteurs. Il en sera autrement cette fois, car c'est au moyen du cinéma qu'un gros effort sera fait pour inciter les bons Français à participer au succès de l'Emprunt et au relèvement de nos finances nationales.

Un timide essai avait été fait lors des emprunts précédents dans la voie du cinéma, à titre de propagande. Il n'en est pas de même cette fois, et l'ingéniosité de la combinaison réside dans ce fait que tout le monde, sans exception, peut profiter, en dehors des avantages offerts par l'Emprunt lui-même, de réelles chances d'empocher, sans bourse délier, une somme assez rondelette.

En effet, 150.000 francs de prix ont été affectés au public sous la forme d'un grand concours cinématographique organisé par notre grand confrère *Le Matin*, dans les conditions suivantes :

Un film édité à un grand nombre d'exemplaires sera remis gratuitement aux directeurs de toutes les salles de spectacle cinématographique. Ce film sera doublé, triplé, quadruplé même, s'il y en a possibilité, de façon à lui donner la diffusion la plus énorme possible. D'un court métrage (200 mètres environ), ce film ne surchargera aucun programme. Etant tourné par les meilleures vedettes françaises au talent desquelles il était tout naturel que l'on fasse appel en cette occurrence; ce film présentera au public une formule de concours des plus simples en même temps que des plus attrayantes.

Des bulletins de vote seront remis dans toutes les salles, sans exception, aux spectateurs qui verront se dérouler le film de l'Emprunt; le cachet de l'établissement étant posé sur ces bulletins de vote, il sera facile de connaître l'établissement auquel appartiennent les spectateurs gagnants.

Or, non seulement le spectateur qui aura fourni la

meilleure solution sera gratifié d'un prix intéressant, mais le Directeur de la salle lui-même se verra attribuer un prix dont on jugera l'importance ci-dessous.

Disons simplement que le total des prix affectés au public donne une somme totale de 150.000 francs, et que ceux attribués aux directeurs de salles donnent un total de 50.000 francs, soit en tout 200.000 francs, qui seront répartis de la façon la plus heureuse du monde.

Le film passera dans les établissements durant trois semaines, du vendredi 22 octobre au jeudi 18 novembre.

Les bulletins de vote seront centralisés au *Matin*, qui publiera une série d'articles et de notes à ce sujet.

La répartition des prix sera la suivante :

Pour les spectateurs

- 1 premier prix de 50.000 francs.
- 2 prix de 10.000 francs.
- 5 prix de 2.000 francs.
- 20 prix de 1.000 francs.
- 40 prix de 500 francs.
- 300 prix de 100 francs.

Pour les Directeurs

- 1 premier prix de 10.000 francs.
- 2 prix de 2.500 francs.
- 5 prix de 1.000 francs.
- 60 prix de 500 francs.

Le prix de 10.000 francs sera attribué au Directeur dont un client aura gagné le prix de 50.000 francs attribué aux spectateurs.

Le prix de 2.500 francs au directeur dont un spectateur aura gagné le prix de 10.000 francs.

Les prix de 1.000 francs à ceux qui verront attribuer à leur public des prix de 2.000 francs; et les 60 prix de 500 francs aux directeurs de salles dont un client aura gagné, soit un prix de 1.000 francs, soit un prix de 500 francs.

Inutile de spécifier à tous les Directeurs de bien avoir soin d'apposer leur cachet sur les bulletins de vote qu'ils donneront à leurs clients. Ils risqueraient, manqué de ce faire, de perdre un prix intéressant sous tous les rapports.

Toutes demandes de renseignements doivent être adressées au délégué du grand concours de l'Emprunt au journal *Le Matin*,

LE CURIEUX.

Vous demandez du
FILM FRANÇAIS

ORCHIDÉE-FILMS

s'est assuré

pour le monde entier

les

Meilleures Productions

VOYEZ PLUTOT

ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50, Rue de Bondy

PARIS

L'ÉPAVE

de Lucien LEHMAN

dont la dernière œuvre "la Chimère" a obtenu

le plus grand succès



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50, Rue de Bondy

PARIS

LES
CANARDS SAUVAGES

de Jacques COR

l'auteur d'Arthur Flambard

==

Mise en scène de l'Auteur et de Sémery



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50, Rue de Bondy
PARIS

C'ÉTAIT ÉCRIT

Grand Film

entièrement tourné au Maroc



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50, Rue de Bondy
PARIS

LES

SPORTS ATHLÉTIQUES

Onze bandes documentaires



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50. Rue de Bondy

PARIS

LA BRUTE

Scène Dramatique

interprétée par André Nox et Signoret jeune



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50. Rue de Bondy

PARIS

LE
CHATEAU MAUDIT

Scénario de Jacques COR

l'auteur d'Arthur Flambard

==

Mise en Scène de l'Auteur et de Sémery



ORCHIDÉE - FILMS

MAISON du CINÉMA

48 & 50, Rue de Bondy

PARIS

PLOUF

le Comique au Chapeau Gris

dans

douze Films



Leuchet-Publité

TÉLÉPHONE
ARCHIVES 16-24 — 39-95

LA LOCATION NATIONALE

10, Rue Béranger — PARIS



ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
LOCATIONAL-PARIS

AGENCES A :

MARSEILLE
3, Rue des Récolettes

LYON
23, Rue Thomassin

BORDEAUX
16, Rue du Palais Gallien
TOULOUSE
4, Rue Bellegarde
NANCY
33, Rue des Carmes

LILLE
5, Rue d'Amiens

RENNES
33, Quai de Prévalaye

PROCHAINEMENT

MAY ALLISON

dans

MONSIEUR 4 4

UNE ŒUVRE EXTRAORDINAIRE



MAY ALLISON



Le 29 SEPTEMBRE

PRÉSENTATION

de

L'Héroïque SEN=SEN

COMIQUE

de la

Fameuse Série SEN-SEN

LA LOCATION NATIONALE - PARIS

Louchet-Publicité



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LA LIONNE

Exclusivité « Pathé »

George Ramel est un financier remarquable, d'une habileté et d'une rudesse en affaires qui l'ont fait surnommer « le dompteur de lions ».

« Beaucoup d'argent, mais pas de cœur », dit-on de lui communément. Et, en effet, on ne lui connaît guère d'amis et aucune liaison d'amour.

A sa tante, qui lui fait observer qu'il devrait se marier, à son âge, il répond : « J'ai toujours procédé par droit de conquête. Quand j'aurai rencontré la femme que je souhaite, je la conquerrai. »

Cette profession de foi ne tarde pas à être mise à l'épreuve. Le soir même, il rencontre, à un dîner, une jeune fille, Geneviève Cordier, et l'impression qu'elle lui produit est aussi spontanée que profonde. Avec la brusquerie de décision dont il est coutumier il demande sur le champ sa main à son père.

— Epouser Geneviève, s'étonne celui-ci, mais vous la connaissez à peine.

Ramel affirme que sa décision est irrévocable, et le voyant hostile, il lui rappelle, avec sa brusque franchise, qu'ayant chez lui un découvert d'un million, il pourrait s'appliquer à mieux servir ses projets. Le mariage se fait. Mais si Geneviève Cordier avait pu librement disposer de sa main, elle l'aurait accordée à un jeune poète, Robert Sylvestre, et si elle s'est rendue aux raisons de son père, ce n'est pas sans avoir imposé ses conditions. Elle ne sera la femme de George Ramel que de nom : « On m'a parlé de vous, lui a-t-elle dit... comme dompteur de lions... Il vous sera peut-être moins facile de dompter une lionne! »

— J'essayerai! a-t-il affirmé.

Mais on ne conquiert pas un cœur comme on fixe la fortune... Geneviève a adopté, sans la contrôler, l'opinion du monde sur son mari « Beaucoup d'argent, pas de cœur ». Elle se montre d'autant plus agressive qu'il n'emploie pas, pour la conquérir, les moyens de persuasion généralement en usage auprès des femmes. Il lui a tranquillement exposé sa volonté de la voir travailler à son bureau en qualité de secrétaire particulière, et Geneviève, déjà dominée, a obéi.

Mais le tumulte de son esprit et de son cœur fait prévoir une crise, qui ne tarde pas à se déclarer. Il ne faut pour cela que la visite de Robert Sylvestre que Georges Ramel, confiant en la loyauté de Geneviève, a invité à son foyer.

Cette confiance désarme Geneviève. Elle était tout près de

succomber, de se laisser convaincre et de fuir... Mais elle a compris qu'elle obéirait plus à son ressentiment contre son mari qu'à son amour pour le fiancé de naguère. Et l'obligation de remplir un devoir professionnel dissipe son hésitation. C'est l'heure de prendre la communication de Londres : décidément, elle se trouve liée, par un faisceau de liens tenus, mais déjà forts, à son nouveau foyer.

Un jour, cependant, vivement froissée dans son orgueil par une remarque un peu vive de son mari, elle cède à l'emportement de sa nature et part... Dès lors, George Ramel, que l'on accusait de n'avoir pas de cœur, se désintéresse de ses affaires qui périssent. Ses multiples entreprises ont besoin d'un cerveau pour les diriger et ce cerveau n'obéit plus qu'à une seule pensée : « Où est Geneviève? »

Geneviève est à Hyères où, malgré les assiduités de Robert Sylvestre, qui s'est empressé de l'y rejoindre sans avoir été appelé, elle s'ennuie et regrette son foyer... et son mari. Elle a deviné le cœur qui se cache sous l'enveloppe rude du brasseur d'affaires et elle comprend que jamais un être falot comme Robert Sylvestre ne l'aimera comme elle est aimée de lui.

Elle revient et la tâche qui lui reste à accomplir est malaisée car Georges Ramel, malade, est à la veille de la ruine. Mais l'amour qui, désormais, la soutient accomplit le miracle de ramener la santé et la prospérité au foyer un instant menacé.

LE GOUFFRE

Exclusivité « Gaumont »

La jolie Comtesse d'Allinges est une jeune veuve que courtise une sorte d'aventurier, Charmailles. Jacques de Sambleuse, ami d'enfance de Laure d'Allinges, a eu le don de se faire aimer d'elle, tandis que Charmailles a été éconduit. Mais ce dernier a juré d'épouser la comtesse, malgré l'aversion qu'il lui inspire.

Il apprend que Sambleuse vient de perdre au jeu une forte somme, et lui prête cette somme sans exiger de reçu. Quelques jours après, Sambleuse perd encore 50,000 fr. et écrit à Charmailles pour lui emprunter à nouveau. Charmailles lui envoie un chèque de 5,000 fr., en laissant, avec intention, un blanc après le dernier zéro, et lui écrit que, partant en voyage, il sera

TÉLÉPHONE : 83-14

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : ARIASFILM-TURIN

ARIAS-FILM

TURIN. — Bureaux et Théâtre de pose : 336 Via Balangero. — TURIN

Le célèbre metteur en scène

ESPAGNOL



ARIAS

A terminé son
grand film d'Aventures :

l'Énigme de la Maison Blanche

Film d'une passion émouvante et d'une texture
forte et inspirée de la rapide technique moderne.

Tous les Bons Cinémas d'Italie ont inscrit à leurs
Programmes : l'ÉNIGME de la MAISON BLANCHE

Pour la vente s'adresser aux

Bureaux de l'ARIAS-FILM

336 Via Balangero. — TURIN

heureux, à son retour, de compléter la somme si celle-ci est insuffisante.

Sambleuse, tenté, surcharge le chèque. C'est ce que Charmailles attendait. Fort de la mauvaise action de Sambleuse, Charmailles oblige ce dernier à le servir auprès de la comtesse d'Allinges, et Sambleuse a la faiblesse d'accepter l'odieux marché.

Le but de Charmailles est de ruiner la comtesse en lui faisant vendre, sur les conseils de Sambleuse, les titres qui constituent toute sa fortune. Et lorsque la comtesse serait ruinée, Charmailles interviendrait et lui offrirait de récupérer sa fortune en l'épousant.

Mais Sambleuse rougit bientôt de l'odieux rôle qui lui incombe. Il réagit, donne à la comtesse des conseils diamétralement opposés à ceux qu'il s'est engagé à lui donner.

Charmailles, pris à son propre piège, est ruiné à la place de la comtesse, et se suicide.

Sambleuse, après avoir avoué à la comtesse la triste vérité, se voit pardonné par celle qui l'aime toujours, et qui deviendra sa femme, sans arrière-pensée.

LA MARQUE SANGLANTE

Exclusivité de « l'Agence Générale Cinématographique »

Dans la cité d'Ophir, en Alaska, habitée par les chercheurs d'or vivait Dan Mac Gill, connu pour son courage et sa bonté. Bien que la maturité et une vie de dur travail eussent sillonné de rides son visage, son cœur était demeuré jeune et s'éprit d'Alice Andrews, une jolie actrice qu'un aventurier, Bob Barclay, avait entraînée avec lui au pays de l'or et des neiges, en lui promettant de l'épouser. Or Barclay, au lieu de tenir sa promesse abandonna Alice que Dan Mac Gill recueillit et dont il fit sa femme.

Alice, reconnaissante, s'efforça de remplir de son mieux ses devoirs d'épouse... Mais elle conservait le souvenir de Barclay qu'elle n'avait pas cessé d'aimer, malgré son indignité. Celui-ci revint à Ophir, des relations se renouèrent entre lui et la jeune femme... Dan Mac Gill, averti, les surprit, et chassa les coupables un soir de tempête.

... Dans la nuit ils étaient ramenés à Ophir, mourants de froid; on les avait trouvés gisant transis, dans la neige... Et comme ils étaient revenus dans la ville, ce fut Dan Mac Gill qui partit... car il n'était point de cité « assez grande pour les contenir tous trois »...

Et pendant deux ans, Dan Mac Gill erra, portant sa croix... Enfin il se fixa dans un endroit désert, loin des hommes qu'il haïssait, et il vécut solitaire, dans le désespoir... et le souvenir d'Alice qu'il avait tant aimée... Cependant il avait repris, dans cette solitude, son ancien métier de chercheur d'or... Et un

jour il trouva un terrain d'une richesse miraculeuse : un nouveau Klondyke! D'abord il voulut garder son secret pour lui seul, — non certes afin de conserver pour lui seul tant de richesses, — mais par haine des hommes, cupides et fourbes. Toutefois le secret l'étouffait : il le révéla... Et peu de temps après, tandis qu'Ophir, bâtie sur des terrains épuisés, était abandonnée, une nouvelle cité, Arcadia, surgissait du sol sur le nouveau territoire minier.

A présent, sous le nom de John Daniels, Dan Mac Gill, fondateur de la cité nouvelle, était devenu le plus riche propriétaire de mines qui fût en Alaska... Cependant, la ville d'Arcadia avait reçu, parmi ses hôtes, un couple dévoyé, misérable, Barclay et Alice, lui devenu croupier de tripot, elle devenue... marchande de plaisirs fugitifs... Le patron de l'établissement de danse les engagea... Et ce fut dans cette maison que le soi-disant John Daniels, descendu pour la première fois de son domaine solitaire dans la ville, rencontra la créature déçue, offerte par le patron du lieu à son plaisir...

En le reconnaissant, lui qu'elle avait cru mort, Alice pleura de honte, puis lui confessa sa misère : elle était forcée par Barclay à exercer ce métier infâme... Où, comment s'enfuir? Elle avait un enfant... un enfant de Dan Mac Gill!... Elle ne formait plus qu'un vœu, mourir avant que son fils fût d'âge à comprendre ce qu'était devenue sa mère...

Dan Mac Gill s'élança vers Barclay qui le reconnaît à son tour et tente de l'abattre à coups de revolver. Il ne l'atteint pas. Dan Mac Gill le saisit à la gorge :

« Tu ne vaudras pas la peine que je te tue! dit-il. Mais je n'aurai pas, en vain, par ta faute, gravi mon calvaire et porté ma croix... Cette croix, porte-la, à ton tour! Je te la marque au front! Elle ne s'effacera pas! »

Et saisissant un revolver, il trace, à l'aide du viseur acéré de l'arme, une croix sanglante, indélébile, sur le front du misérable...

Puis, sa vengeance accomplie, il s'éloigne, emmenant sa femme régénérée et ayant sauvé son enfant de la misère et de la honte.

KIKOU

Exclusivité « Ciné-Location-Eclipse »

Jack et son associé Wiegand dirigent une exploitation en pleine brousse aux environs de Osaka, petite ville du Japon.

Au théâtre de la ville voisine, Jack prit un soir la défense de Kikou, petite actrice japonaise qu'un marin ivre insultait et la reconnaissance de la jeune fille se mua bientôt en une tendre affection.

Cependant, un artiste de la troupe, Tagawa, s'était épris de la grâce délicate de Kikou à qui il avoua son amour. Se voyant

- PHOTO-FILM -

10, Rue Brise-Échalas

(PRÈS LA GARE) ST-DENIS

- Téléphone : St-Denis 682 -

TRAVAUX CINÉMATOGRAPHIQUES

A FAÇON

TITRES — ÉCRANS — CONTRETYPES
DÉVELOPPEMENT & MONTAGE DE NÉGATIFS

L'ESSOR

Grand Ciné-Roman en 12 Épisodes

Mis en Scène par M.

Charles BURGUET

Interprété par

SUZANNE

GRANDAIS



L'ESSOR

SERA PRÉSENTÉ
TRÈS
PROCHAINEMENT

PHOCEA-LOCATION

L'ESSOR

éconduit, il jura de se venger en détruisant cette beauté qu'il aimait et il mélangea à la poudre de riz de l'actrice un produit corrosif.

Une atroce brûlure défigura le mignon visage et Kikou, désespérée, écrivit à son ami Jack qu'elle n'oserait plus le revoir, craignant de lui faire horreur. Dès qu'il eut reçu cette nouvelle, Jack accourut chez sa petite amie. Il lui promit de l'aimer toujours, malgré sa beauté perdue, mais il oublia sa promesse et ne revint plus.

Tagawa aime toujours Kikou; il la suit un jour qu'elle est allée rôder autour de la cabane de Jack et il voit avec rage les deux jeunes gens s'embrasser. Avec l'aide de quelques bandits à sa solde, il réussit à s'emparer de Jack qu'il emprisonne dans une cabane isolée.

Le lendemain, Wiegan, ne voyant pas son associé, le suppose parti voir Kikou et se rend chez la jeune artiste. Kikou lui apprend que Jack n'est pas venu. Tagawa, qui a observé cette scène, pénètre chez Kikou, après le départ de Wiegan. Il se vante de sa cruelle vengeance et annonce que Jack est condamné à mourir de faim.

À la nuit, Kikou allume un brasier près de la cabane de Tagawa et les fragiles parois de bambou sont bientôt la proie des flammes, mais son ennemi s'échappe et lui dit : « Tu as voulu me tuer, mais ton ami est prisonnier dans cette cabane et c'est lui qui va mourir. »

Kikou, affolée, s'élance dans la fournaise et délivre Jack qui s'enfuit dans la brousse, poursuivi par Tagawa. Au bord d'un torrent, une lutte acharnée s'engage entre les deux hommes. Épuisé par le jeûne et la fatigue, Jack a le dessous mais au moment où sa vie est en danger, Kikou survient et frappe Tagawa d'un coup de poignard.

Wiegan, qui explorait la brousse, à la recherche de son associé, arrive juste à ce moment et, s'étant fait raconter les événements il montre à Jack combien Kikou a droit à sa gratitude.

Pour toute réponse, Jack prend dans ses bras la douce petite amie qui n'a plus le joli visage d'autrefois, mais dont l'âme est restée belle, aimante et dévouée.

ET POURQUOI PAS ?

Exclusivité de « l'Union Ec'air »

Après la mort de son oncle, vieillard grincheux et acariâtre, Annette Stuart, devenue indépendante, n'aspire qu'à satisfaire ses moindres caprices et ses nombreuses fantaisies. Convaincue qu'il suffit de désirer pour posséder et que de la chimère à la réalité il n'y a qu'un pas, Annette s'empresse de le franchir avec la persuasion absolue que ses rêves se réaliseront. Ses rêves...

Annette a souhaité quatre choses : « Une maison indienne dans les bois, une robe de chambre japonaise, un limier de Livonie et un vrai gentleman pour mari ! »

Cependant, Annette est, avant tout, une grande philanthrope... chez elle, le besoin de soulager est aussi vif que le désir d'aimer et la jeune indépendante pousse l'altruisme féminin au-delà de toute barrière. Elle adopte une petite orpheline qui a rêvé — elle aussi — d'être choyée et gâtée... Annette s'empresse de combler son désir et de réaliser le vœu bien naturel de l'enfant.

Avec une simplicité allègre et saine, Annette remplit sa tâche bienfaisante autour d'elle... payant de sa personne, soulageant son prochain, pénétrant dans les refuges de la souffrance et de la misère pour répandre les trésors d'une compassion toujours éveillé.

Max Standish, le plus proche voisin d'Annette, est un jeune célibataire, neurasthénique et désenchanté... Telle une fée généreuse, la jeune fille entreprend de lui démontrer que le bonheur est à la portée de tout le monde, et qu'il guérira à la condition d'en avoir la ferme volonté. « Et pourquoi pas ? » répète-t-elle souvent. Jusqu'ici, Annette a réalisé trois de ses vœux... Sa maisonnette, sa robe japonaise et le limier de Livonie, ce dernier — quoique introuvable dans les catalogues officiels de l'espèce canine — mais quand on veut, n'est-ce pas ? Max Standish finit donc par reprendre goût à la vie. Décidément, la parole éloquentes d'Annette a fermé la porte aux oisivetés déprimantes et aux pâles neurasthénies. Max est un tout autre homme depuis qu'il a repris confiance.

Annette a intéressé Max dans une affaire commerciale dirigée par un certain Richard Harold. Pour faire plaisir à la jeune fille, Max a versé 1.000 dollars dans l'entreprise. Cet Harold est un vulgaire chevalier d'industrie et, peu après, Max finit par démasquer l'escroc. Surprise dans sa bonne foi, la pauvre Annette se croit coupable et s'accuse d'avoir aidé les malhonnêtetés d'Harold en cherchant à lui rendre service. Max tranquillise la pauvre éplorée, et fait une tendre déclaration qui n'est pas repoussée. Max épousera Annette. C'est un vrai gentleman, affectueux et reconnaissant pour celle qui, dans les ténèbres du désespoir, lui a rendu, avec une confiance inlassable, le divin flambeau de l'Espoir.



SÉRIE ORCHIDÉE

✻ AMOUR BRISÉ ✻

SÉRIE ORCHIDÉE

AU FILM DU CHARME

Un Convaincu.

Louis Forest nous rapporte dans les « Propos d'un Parisien » que récemment, pour un concours de dessinateurs techniques de la Ville de Paris, on avait proposé ce sujet de composition française : « Que pensez-vous du cinématographe et de son rôle dans l'éducation ? »

L'un des candidats qui avait dû souffrir de la crise du change et du truquage des films américains, se serait exprimé de la sorte : « Le cinéma peut et doit jouer un rôle éducateur, mais on est bien obligé de constater qu'il ne l'a pas encore joué. Je suis un habitué de l'écran. J'ai vu successivement 5.250 cow-boys tirer jatalement 703.000 coups de revolver. J'ai vu assassiner au couteau, 450 femmes (c'est peu) et 322 hommes (c'est beaucoup trop!) J'ai vu précipiter 82 jeunes filles du haut d'un rocher à pic surplombant la mer; 67 autres se sont contentées de rouler le long d'une pente abrupte... J'ai assisté à 3.243 cambriolages. C'est beaucoup et le cinéma éducateur... »

Le malheureux allait s'enliser dans son réquisitoire contre le film, goût américain, extra-dry, quand, charitable, son voisin, qui était à l'affût d'idées personnelles, inspirées par autrui, lui glissa dans le tuyau du tympan : « Tu vas être recalé. Le Président du Jury est un passionné de films policiers. »

Alors, sans émotion M. Lecandidat Primus, déchirant son premier texte, écrivit ad usum Delphini : « On a tort de reprocher au cinéma de n'être point éducateur. Certes, on y voit sans cesse des cambriolages; mais s'il est vrai que les cambrioleurs peuvent y trouver de précieuses indications techniques, les honnêtes gens y apprennent du même coup à se défendre contre les voleurs. Le cinéma joue donc ainsi pleinement son rôle éducateur puisqu'il montre au public qu'il est utile de se méfier des défaillances de la police et sage aujourd'hui de s'abonner à une société d'assurances contre le vol. »

L'histoire ne dit pas si ce candidat roublard et souple fut reçu, mais je suis « immoralement » sûr de sa réussite. Il fallait un dessinateur (technique), ce fut un « calculateur » qui l'obtint. — Courteline en va prendre le « vomito negro » avant « sa bière ».

Mariés en vitesse.

Du moment qu'il s'agissait d'unir — le mot propre, en français serait de « conjoindre » — les deux inséparables artistes... de complément, Albert Ray et Elinor Fair, il était évident que ce ne pouvait être fait qu'en vitesse, grâce à la complaisance dévouée du pasteur scénariste de la Fox. Mais là où je perds le film, c'est tout au commencement... Le mariage du jeune millionnaire Bob Morgan compte à peine pour la valeur d'un incident et d'un

accident de principe et tout le scénario pivote autour de cette idée fille-mère : « Bob, le gaspilleur, doit, grâce à un stratagème imaginé par sa petite fajemme, Constance D'arbor, se corriger de ses habitudes de prodigalité ». C'est peu pour justifier d'un titre, qui aurait été plus heureux de s'entendre appeler : « Conséquences d'un mariage en vitesse ». Ce n'est pas la première fois, qu'à la Fox l'étiquette ne convient pas à la camelote — autrement dit et pensé — que le pavillon ne couvre pas la marchandise, Il est vrai que beaucoup de gens confondent vitesse et précipitation et ignorent que la formule d'une chute dépend de la vitesse (bêtise) initiale de conception, multipliée par $\frac{1}{2} \times T^2$; ce qu'un humoriste traduirait au (pis aller) : le temps au carré de prendre un demi dans une grande flûte.

OLIVE THOMAS

dans

Le Phare dans la Tempête

LE LUNDI 20 SEPTEMBRE

SELECT

Une page de caricatures.

Dans un grand illustré hebdomadaire, je viens de découvrir, comme perdue dans la publicité, une pittoresque page de caricatures, pochadées avec esprit par Ch. Gir, sous cette étiquette générique : « Au cinéma » sont exposées... pour la montre seulement, non pour la vente, les cocasses silhouettes d'un Charlot ébouriffé et extatique, d'un Rigadin à masque japonais tout en traits durs, accusés... de calomnie, d'un Douglas Fairbanks, qui, pour le sourire, rendrait des points et la quinte à Alphonso, roi des « As-tu ri? », de Fanny Ward, qui a l'air de jaire la guerre... en dentelles et de Pearl White qui flotte comme un ruban, accrochée à la capote d'une Roll Royce, filant à 204 (k.) à l'heure.

C'est dommage qu'une telle page n'ait pas connu le grand succès. — Ch. Gir a prouvé en quelques traits de plume que le dadaïsme n'avait pas le monopole de l'esprit. — Je vais écrire au ministère pour signaler cet artiste aux fins d'octroi des palmes « qu'académiques on nomme ».

A. MARTEL.



L'OCCIDENT
HORS DE LA BRUME
LA LANTERNE ROUGE
JOUET DE LA DESTINÉE
RÉVÉLATION
LA FIN D'UN ROMAN



PHOCÉA - LOCATION



Et très prochainement



PLUS FORT QUE LA MORT

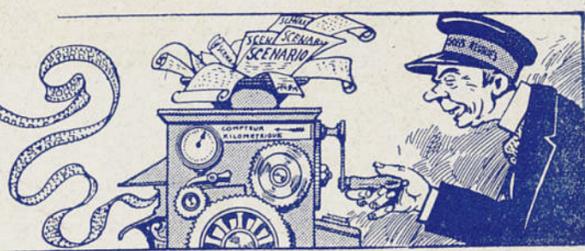
Série Artistique

NAZIMOVA



8, Rue de la Michodière
PARIS

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Etablissements Gaumont

Nayarana, rêverie poétique. — Voici, — disons-le tout de suite — une des plus belles choses qui aient paru à l'écran et, assurément, l'œuvre la plus parfaite qu'ait encore réalisée M. Léon Poirier dont les *Ames d'Orient* et *Le Penseur* ont établi la juste renommée.

Ah! que nous voilà loin, avec une œuvre comme celle-ci, de la banale aventure dramatique ou romanesque « tournée » dans des intérieurs auxquels on ne demande que d'être luxueux et des décors uniquement choisis pour leur présentation pittoresque! Ici — et c'est la première constatation qui s'impose, il y a complète harmonie entre le personnage et le milieu où il évolue, on sent qu'une influence secrète agit qui crée un lien entre les hommes et les choses, on sent, en un mot, que la vie se meut dans une atmosphère vivante. Et l'art du metteur en scène atteint là son point culminant. Car l'art suprême sera toujours — et quels que doivent être les progrès de nos moyens de réalisation — d'arracher à la vie son secret au point d'en donner l'illusion complète.

C'est le don propre à M. Léon Poirier et que nous lui reconnaissons entre quelques autres dons non moins appréciables, d'ailleurs, de créer l'atmosphère où les personnages qu'il anime agissent avec autant d'aisance que des poissons s'ébattent dans un aquarium. Il y a, précisément dans **Nayarana**, un aquarium que l'on pourrait qualifier de symbolique...

La preuve que l'attrait puissant de ce film réside bien dans la force d'expression obtenue par le metteur en scène, nous la trouvons dans la simplicité même du sujet qui s'apparente, tout à la fois, à *La Peau de Chagrin*, de Balzac et au *Penseur* de M. Edmond Fleg. Comme dans la *Peau de chagrin*, il s'agit d'une sorte de pacte conclu avec le Destin qui concède à un homme, en échange de sa vie, le pouvoir de réaliser cinq de ses désirs. Comme dans le *Penseur*, une statue — qui est, en l'espèce, une statuette de Nayarana, le petit Dieu du bonheur — tient en quelque sorte, le rôle capital. Il n'y a donc rien, dans le scénario de M. Poirier

qui procède d'une originalité transcendante. Et pourtant ce film est vraiment passionnant...

Mais aussi, quelle maîtrise dans la forme, et même la durée de la notation visuelle dans l'intensité de l'évocation spirituelle! Et quelle science de la lumière et de l'ombre, du raccourci et de la perspective, du mouvement et de la ligne! Certains tableaux que nous n'avons entrevus que quelques secondes sont désormais gravés, pour toujours, dans notre mémoire, et parfois avec une force qui tient de l'hallucination, tels ces visions terribles d'un pont de navire, éperdument secoué, la nuit, par une effroyable tempête, où des humains se déchirent entre eux comme des bêtes dans une lutte désespérée contre la mort...

Si le talent exceptionnel de M. Léon Poirier doit être loué, il serait injuste de ne pas féliciter très vivement M. Léon Gaumont, grâce à qui la réalisation de cette œuvre magnifique a été possible. Une fois de plus, M. Gaumont a bien mérité du film français. Tout le poids de l'interprétation repose sur M. Van Daele, dont le masque intelligent, mobile, concentré, exprime bien les tourmentes de la passion.

Le Mariage de Joujou, comédie sentimentale. — C'est l'adaptation à l'écran d'un célèbre roman de l'illustre femme de lettre suédoise Selma Lagerlof, titulaire du Prix Nobel de Littérature. La « Ivenska-Film » était donc tout particulièrement qualifiée pour réaliser cette œuvre, mais il ne faudrait pas croire qu'elle présente un caractère foncièrement scandinave. Tout au contraire, ce qui fait son charme, c'est qu'elle est impersonnellement humaine et pourrait tout aussi bien se passer, par exemple, chez nous. Il s'agit, en effet, d'un fils de famille qui s'est amouraché d'une jeune fille de condition modeste. Il l'épousera sans dot, mais il entend qu'elle fasse la conquête d'un oncle à héritage et il l'y pousse si indiscretement qu'elle réussit au-delà même des désirs du jeune intrigant, puisque c'est, finalement, l'oncle qu'elle épouse.

Ce joli conte sentimental a fourni aux adaptateurs suédois un thème facile à développer dans une note



Olive Thomas, dans
"Le Phare dans la Tempête"
Drame
(SELZNICK)
Environ 1.400 mètres



Owen Moore, dans
"Il ne faut jamais dire: Fontaine..."
Comédie gaie
(SELZNICK)
Environ 1.400 mètres



Bill Bockey,
Homme d'Équipe
Comique
Environ 260 mètres



"Chez les Cannibales"
Sensationnel Voyage d'Exploration
6^e Étape
225 mètres environ
Livrable le 19 Novembre seulement

SELECT SP PICTURES

PRÉSENTATION

Le Lundi 20 Septembre, à 9 h. 3/4
au CINÉMA SELECT

8, Avenue de Clichy, 8

Livraison le 5 Novembre

Très abondante publicité en affiches, photos,
phototypies, notices, cartes album, cartes
postales et découpages artistiques.

SELECT SP PICTURES

PETITES ANNONCES

97, rue Richelieu (Passage des Princes)

La Cinématographie Française décline toute responsabilité dans la teneur des annonces.

Tarif : 2 francs la ligne.

AVIS IMPORTANTS

Joindre aux ordres d'insertion leur montant en mandat-poste ou timbres.

Les textes doivent parvenir au Service des Petites Annonces le mardi avant 17 h. pour le numéro du samedi suivant.

DEMANDES D'EMPLOI**Opérateur expérimenté** cherche place, de préférence Nord, Est ou Belgique.

Écrire : S. C. Serv. des Petites Annonces.

OFFRES D'EMPLOI**Jeune homme** actif, intell. cherche assoc. pour agence film ou représentation toutes marques. Région Lyonnaise.

Écrire B., Service des Petites Annonces.

DIVERS**Sud-Amérique** — Pour y dévelop. introduction films français offre coll. à Paris. Anc. impresario lic., Sc. écon. Sud-Am. Meil. réf. gar. Garcia, 39, r. Jussieu.**Jeune homme**, 17 ans, cherche à devenir acteur de cinéma, demande conseil aux personnes intéressées. Écrire G. GAMBE, 87, avenue Georges-Clémenceau, Nanterre (Seine).

Par suite de TRAVAUX DE DÉMOLITION pour AGRANDISSEMENTS

VENTE AVEC GROS RABAIS

de

Groupes électrogènes, moteurs, dynamos, postes cinématographiques, etc.**M. Gleyzal**, 38, rue du Château-d'Eau, PARIS. Tél. : Nord 72-95

idyllique, fraîche, agreste et poétique. Le film qu'ils ont composé fourmille de détails charmants et forme un spectacle des plus attachants que l'on verra avec plaisir.

L'Histoire d'une femme, comédie dramatique. — Je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur à notre numéro du 3 avril dernier où, avec sa compétence et son indépendance accoutumées, notre correspondant romain, Jacques Piétrini rendit compte de la présentation de ce très beau film devant la critique italienne, et célébra, notamment le talent aussi bien que la beauté si admirablement photogénique de Mme Pina Menichelli.

Je souscris entièrement aux éloges de Jacques Piétrini en ce qui concerne le film comme en ce qui concerne l'artiste. L'un et l'autre sont de premier ordre.

**Cinématographes Harry****Jack a le diable au corps**, comédie dramatique (1.867 m.). — Le moyen de ne pas s'intéresser, d'un bout à l'autre du film, à ce diable de garçon, toujours en mouvement, toujours allant, toujours courant, qui s'agite, d'ailleurs, pour le bon motif et qui triomphe de toutes les difficultés avec une aisance désinvolte tout à fait charmante. Jack, c'est William Russell, excellent comédien, élégant, sympathique et, par surcroît, athlète souple et puissant et cavalier admirable. C'est assez d'éléments de succès pour un film d'ailleurs curieux, pittoresque, mouvementé, et en même temps fort amusant par endroits.**Bobby flirte**, comédie — Une saynète alerte, bien enlevée par de bons interprètes dont la jeunesse et la gaieté font plaisir à voir.**Select Pictures****A la Recherche du bonheur**, comédie gaie (1.200 m.)

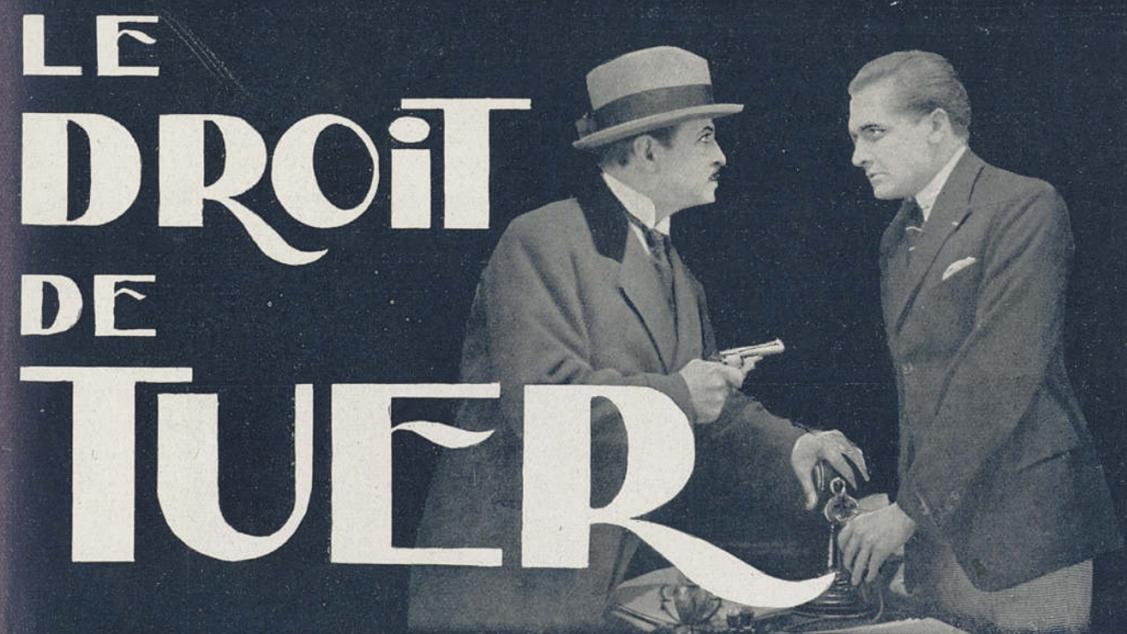
— L'idée initiale de ce film est originale : un quiproquo entre deux couples, deux hommes et deux femmes, qui éprouvent les uns pour les autres une secrète sympathie mais qui se prennent mutuellement pour des malfaitteurs. Finalement, après que le malentendu aura produit tous les effets qu'on en peut légitimement tirer pour l'amusement du spectateur, on s'expliquera et il en résultera un double mariage.

Cette comédie aimable est jouée avec une bonne grâce enjouée et fine par Constance Talmadge.

Bel Amant, comédie dramatique (1.220 m.). — C'est l'adaptation par Ralph Ince, d'un roman de Leila Burton Wells, destiné à mettre les véritables artistes en garde contre l'entraînement des éloges et des plaisirs mondains.

Pour s'être jeté à corps perdu dans le tourbillon de la vie joyeuse et facile, un jeune peintre plein de talent perd peu à peu toute personnalité artistique. Un beau jour, dégoûté, il rompt avec le monde, mais alors, le monde se venge cruellement de son mépris et le réduit à la mendicité, il irait même en prison si une ancienne maîtresse dédaignée, qui l'accuse faussement du vol d'une bague, n'était bouleversée et désarmée par la vue d'un petit enfant qui vient de naître sur le grabat où gît la compagne de l'artiste déchu.

L'histoire sentimentale et un peu amère que nous conte ce film est, en elle-même, assez banale. Mais la mise en scène est particulièrement soignée et porte la marque d'une science technique rare. Certains tableaux : un coin de rue par une pluie battante, des intérieurs d'atelier, des scènes de bal masqué, offrent un caractère d'art sobre et sûr tout à fait méritoire.

Bill Bocquoy, garçon de restaurant, comique (300 m.). — N'ayant pas de quoi payer son déjeuner, Bill Bockey est improvisé, à titre de compensation, garçon de restaurant en remplacement du personnel gré-*Nous extrayons d'une revue bien parisienne, l'article suivant de notre confrère Henry de Forge :*

UN FILM NOUVEAU

LE DROIT DE TUER ?

Il est évidemment très tentant, très passionnant même, d'appliquer le moyen merveilleux qu'est le Cinéma à des évocations d'enchantement, de fou rire ou de violences frémissantes, dans le souci, surtout, de parler aux yeux en présentant des décors extraordinaires, vrais ou truqués et des tours de force de mouvement.

On a abusé de ce moyen qui eut ses virtuoses.

Voici mieux, pourtant, beaucoup mieux : l'émotion du spectateur obtenue, intense, par la simplicité des moyens, les personnages évoluant de façon normale, non plus dans des décors inouïs ou subtils mais dans le cadre logique de l'action, sans même rechercher les occasions tentantes de scènes en marge, prétextes pour le metteur en scène à montrer son habileté.

Ce n'est pas, certes, une formule nouvelle. Mais c'est un genre trop sacrifié et trop souvent, aussi, mal rendu, qui reprend ses droits avec une œuvre inédite d'un auteur déjà apprécié.



LE DROIT DE TUER

Marquons ce bon résultat. L'exemple qu'il donne fera réfléchir; on pensera davantage à la possibilité, à l'intérêt de projeter sur l'écran un peu moins d'histoires compliquées, feuilletonesques jusqu'à l'exaspération, et un peu plus cette formule littéraire si négligée jusqu'ici au cinéma qu'est le conte, le conte dont le sujet fait une part au sentiment, tendre ou violent, gai ou ému, mais très près de la vie. Des chefs-d'œuvre ont été écrits dans ce genre. Il était navrant de voir le cinéma leur faire si peu de part.



Monsieur Gaston JACQUET

qui interprète avec une grande habileté le rôle de Gevrey,

dans *Le Droit de Tuer*.

LE DROIT DE TUER

Ne peut-il leur donner, au contraire, toute leur saveur sans le vain désir d'allonger, pour obtenir plus de métrage par des ajoutés superflus. Pourquoi ne pas chercher plutôt à traduire la psychologie même du sujet, à rendre sensible par l'image ce qu'il y a entre les lignes du récit très court, ce que le conteur a seulement fait deviner, ce dont il a simplement prévenu et que l'esprit évoque en lui-même après la lecture.

L'Evocation est là avec la vie de l'écran, accessible à tous les spectateurs heureux de ce développement de sentiments autrement passionnants, au fond, que des développements d'acrobatie.

M. de Marsan, avec son nouveau film *Le Droit de Tuer*, que vient de présenter « L'Eclipse », nous a donné un échantillon très caractéristique et particulièrement intéressant de cette formule de sobriété. Avec un soin méticuleux il a refusé de faire une part à tout ce qui n'est pas essentiel au sujet, un sujet qui se suffit par l'émotion qui bout en lui, sujet qui ne dépasse cependant pas la longueur d'un conte.

La jolie Josette Lieurey, fille de bourgeois enrichis à l'esprit étroit, a rêvé d'épouser le jeune docteur Mortagne, savant épris de grands rêves de science et à l'affût déjà d'une guérison merveilleuse de la paralysie générale.

La ruine de M. Mortagne père, qui se tue, fait effondrer ce beau rêve. Josette, après avoir beaucoup pleuré, épouse un industriel riche et intelligent, mais violent. Elle souffre en silence tout ce qu'une femme peut souffrir.

Les hasards de la vie qui rapprochent tant d'êtres distants, mettent un jour en présence ces deux êtres qui se sont tant aimés. Lui est devenu illustre. Elle a une fille. Ils redeviennent pas amants, mais pire : passionnément respectueux de leur amour qui retrouve toute sa vie. Leurs âmes seules se blottissent l'une contre l'autre et ils vont leur chemin droit jusqu'au bout de la vie. Le mari est là.. le mari qui ne tarde pas à comprendre et crache sa haine à ce rival qu'il sent trop aimé. Ce rival ne reviendra plus.

Mais la fatalité veut que ce mari, heurté par une machine de son usine, soit grièvement blessé. La blessure atteint les centres nerveux. Il vivra, mais c'est la paralysie générale. Josette doit traîner dans son existence gâchée ce mort vivant.

Pour lui, cependant, à cause de l'enfant elle veut tenter tout le possible; et la chance suprême, la seule chance se trouve précisément dans l'intervention du savant, maintenant célèbre, que le médecin de la famille n'hésite pas à aller chercher et qui n'est autre que Mortagne.

Ce dernier n'hésite pas à sortir de son isolement volontaire pour faire son devoir, mais le problème se pose poignant : n'a-t-il pas, devant cette loque humaine qui ne compte plus pour la malheureuse épouse, de droit de la supprimer, de retrouver alors la vie qu'il mérite, lui, le sacrifié, comme la mérite, aussi, la pauvre douloureuse.

Un instant les deux âmes vacillent éperdues devant l'effroyable question. Tout une vie de bonheur est possible, tout de suite, s'ils veulent; de bonheur qui n'est pas un crime mais un droit pour eux. Cette suppression n'est-elle pas en outre une délivrance pour ce fantôme d'homme que Josette traîne auprès d'elle!

Non. Ce grand médecin, au contraire, fera un effort surhumain pour tenter l'impossible, pour essayer non pas de tuer, mais de rendre la vie... Et Josette approuve... Et le miracle scientifique se produit, le plus probant succès du praticien... Peu à peu la paralysie s'efface, jusqu'au moment où le mari revient à la raison complète et reconnaît les yeux de celui qu'il a maudit et qui pour la seconde fois s'effacera...

Ce film, extrêmement impressionnant par tout ce qu'il a de simple, malgré son développement de 1.800 mètres, a porté de façon indiscutable sur les spectateurs qui restent haletant d'un bout à l'autre de l'action. Elle ne se déroule pourtant que dans le milieu familial logique où elle doit se dérouler; petite propriété de campagne, cabinet de médecin, usine, laboratoire, chambre de malade. Tout cela très exact en une mise en scène impeccable donnant aux gestes leur moindre valeur mais sans ajoutés inutiles.

LE DROIT DE TUER

Il est vrai de dire que les artistes sont excellents, soutenus par la satisfaction de donner là, par leur seul jeu toute la mesure de leurs personnages, tout le déroulement de leurs sentiments.

Mlle Christiane Vernon, encore neuve à l'écran, a une façon de jouer qui conquiert tout de suite le public et qui la met au premier rang des artistes de cinéma. Elle est très personnelle, peut-être un peu de l'école Nazimova, ce qui est un compliment. Elle a le mérite de savoir rester jolie, séduisante toujours, non seulement dans les scènes de tendresse mais dans celles de tristesse ou de douleur violente. Elle joue des yeux et du sourire et elle joue vrai. Il faut retenir le nom de cette grande étoile qui pointe.

A côté d'elle, M. Georges Lannes est un amoureux contenu, douloureux, qui sait traduire d'un regard toute son émotion intérieure. Très différent et à souhait est M. Jacquet, le mari, expressif, violent, sans rien de conventionnel cependant.

Autout de ces trois personnages, dont le drame intérieur est toute l'action, d'excellents artistes tiennent de moindres rôles, notamment Mangin, Mmes Doly et Jane Rey, M. de Roméro.

Marquons le beau succès du *Droit de Tuer* et puisse-t-il ouvrir un horizon nouveau. Espérons la mise à l'écran des plus belles nouvelles des conteurs qui ont su si bien, en quelques lignes, évoquer des sujets de psychologie, Maupassant en tête, le grand Maupassant que le cinéma ignore trop.

Moins de vains décors, d'acrobaties d'hommes, de machines, mais au contraire la simplicité de ce qui est, quand on sait le traduire, tout au monde : un sentiment.

Henry DE FORGE.



Christiane VERNON et Georges LANNES

viste. Et alors, il se passe, dans ce restaurant, des choses vraiment ahurissantes, car, Bill Bockey, comme l'on pense, n'est pas un « serveur » ordinaire. Du restaurant il ne reste, d'ailleurs, finalement, que des ruines... et Bill Bockey avec son air indifférent, endormi et las...

Chez les Cannibales, documentaire. — Nous avons déjà dit l'intérêt tout particulier de ce film tourné parmi des peuplades anthropophages. La cinquième étape du voyage — qui comporte six étapes — nous révèle des scènes très typiques et très neuves.

C'est décidément un film fort peu banal.



Agence Générale Cinématographique

Les Pirates de l'air, drame. — On s'est demandé s'il était convenable de présenter ce film, dont le héros n'est autre que le lieutenant américain Omer S. Locklear, qui vient d'inscrire son nom, après tant d'autres, au long martyrologe de l'aviation. Mais il faudrait alors, et dans le même sentiment, renoncer à projeter des films où figurent Gaby Deslys, Réjane, Suzanne Grandais, Olive Thomas. Est-ce désirable? Personne, d'ailleurs, ne le désire. Il n'y avait donc aucune raison de se comporter autrement à l'égard du lieutenant Locklear. Mais on ne peut que louer l'Agence Générale Cinématographique d'avoir fait pour ce film une présentation spéciale.

Il méritait, d'ailleurs, par lui-même, une place à part car il sort vraiment de l'ordinaire. Le scénario n'a pas grande signification, ayant été fait visiblement pour les besoins de la cause, en revanche, tout est original, nouveau et, incontestablement sensationnel dans les principales péripéties de l'action, qui se déroule en plein ciel. C'est là que l'aviateur américain exécute les prouesses qui firent sa réputation... et lui coûtèrent la vie... Il n'est pas possible d'assister, sans être empoigné par la plus violente émotion, à l'exécution de ces acrobaties vertigineuses. Les professionnels du cinéma ont fait souvent et font encore chaque jour, des choses bien étonnantes. Mais, passer, par exemple, d'un avion sur un autre à mille mètres de hauteur, c'est un exploit qui ne pouvait être exécuté que par un professionnel de l'aviation — et combien d'entre eux en sont capables? — Il

s'agit donc d'un spectacle unique et que nous ne reverrons sans doute pas de si tôt.

Le film est, d'ailleurs, habilement combiné pour mettre en valeur un interprète exceptionnel et il constitue en même temps qu'un témoignage mémorable de la hardiesse inouïe d'un homme, une œuvre cinématographique curieuse et passionnante.

OLIVE THOMAS
dans
Le Phare dans la Tempête
LE LUNDI 20 SEPTEMBRE SELECT

Phocéa-Location

Rose-May, comédie sentimentale (1.695 m.). — Très sentimentale, en effet, et ma foi très touchante, cette histoire, dont le talent jeune, sincère et spontané de Louise Hupp nous paraît une interprétation tout à fait séduisante. Il ne fait pas le moindre doute que ce joli conte, où l'idylle et le drame sont si adroitement dosés, plaira énormément.

Combat de chameaux en Tripolitaine, documentaire (120 m.). — C'est mieux qu'un documentaire, c'est une étude de mœurs... mœurs de l'indigène du désert et mœurs de son compagnon, de son allié, de son serviteur fidèle, le chameau. Rarement nous avons vu un film de ce genre qui nous ait plus vivement intéressé.

Mésaventures d'un bon repas, comique (330 m.). — Une énorme bouffonnerie, vraiment hilarante et qu'il serait sacrilège d'essayer de raconter. Mais ne manquez pas d'aller le voir. Vous passerez un bon moment.

Amours entravées, comique (335 m.). — Une très amusante saynète de l'originale série « Animal-Comédies ». Deux singes, vraiment tout à fait bien dressés, en sont les protagonistes principaux et ce sont, assure-t-on, les singes qui ont appris aux hommes à faire la grimace. Ceux-ci, en tous cas, sont bien drôles.

SÉRIE ORCHIDÉE



LE CHATEAU MAUDIT



SÉRIE ORCHIDÉE

PAULINE FREDERICK



DANS

LA RANÇON

Comédie dramatique en 4 parties

PARAMOUNT PICTURES
EXCLUSIVITÉ GAUMONT

:: : Édition du 22 Octobre : :
Longueur : 1.320 mètres environ

:: : 1 Affiche 150 x 220 :: :
:: : Nombreuses photos :: :



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

PINA MENICHELLI

dans



Histoire d'une Femme

COMÉDIE DRAMATIQUE EN 4 PARTIES

DE

L'UNION CINÉMATOGRAPHIQUE ITALIENNE

Contrôlée en France et en Belgique

par la Société des Établissements GAUMONT

RINASCIMENTO-FILM
Édition du 15 Octobre

Longueur : 1525 m. environ
1 Affiche 150/220
NOMBREUSES PHOTOS



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

Univers Cinéma Location

Fleur d'ombre, comédie dramatique (1.510 m.). — Le roman de Charles Foley est charmant mais il est tout en nuances, en sentiments intimes et d'une psychologie bien délicate pour l'expression cinématographique. On ne peut donc pas dire que cette œuvre qui nous vient d'Italie réalise complètement la pensée de l'écrivain. C'est simplement un film bien charpenté, suffisamment mouvementé et qui plaira à ceux qui aiment l'apparat des costumes de cour et des défilés militaires.

Songe merveilleux, comédie (300 m.). — C'est une grande commodité pour le scénariste que d'endormir son héros et de donner ensuite libre cours à sa fantaisie sous prétexte qu'en rêve tout est possible. Constatons simplement que le jardinier municipal Billie, quand il est un peu éméché et qu'il rêve, ne manque ni de gaieté, ni d'expression dans l'imagination.

Heureux cabot, comique (560 m.). — C'est un film de Fatty où, d'ailleurs, s'ajoute à la verve endiablée de ce diable de gros homme, le ...talent ou en tout cas, l'étonnant dressage d'un chien qui en remonterait à plus d'un... cabot.

Kuala Lampour, plein air (140 m.). — Un beau documentaire de paysages en coloris.

Etablissements Pathé

Les Femmes collantes, vaudeville (1.380 m.). — Le succès justifie amplement l'entreprise de George Monca. Aussi bien, est-on obligé d'avouer qu'il réussit merveilleusement, au-delà même de toute prévision, l'adaptation cinématographique des principaux vaudevilles de notre répertoire. Les aventures et mésaventures du notaire Badinois — interprété par Prince — lui ont fourni, cette fois, une matière particulièrement riche en éléments comiques et il a composé un film au moins aussi amusant que l'amusante comédie-bouffe de Gandillot. C'est encore un succès — un succès de plus !

Messagère de bonheur, comédie (460 m.). — Ce scénario, évidemment, a été fait tout exprès pour mettre en valeur l'espièglerie joyeuse et si sympathique de Marie Osborne et la mimique si amusante de son inséparable compagnon l'Afrique. Mais il est si ingénieusement et si habilement conçu que l'on n'y sent nullement l'appât d'un ouvrage exécuté sur commande et, pour ainsi dire, sur mesure. L'intrigue savamment combinée, est parfaitement plausible et Marie Osborne fait de ce petit roman sentimental, une histoire tout à la fois plaisante et touchante destinée à conquérir, sans peine, tous les publics.

POPANNE.



TÉLÉPHONE : NORD 40-39
50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry
PARIS

**ORCHIDÉE - FILMS**

MAISON DU CINÉMA
BUREAU 14



42, Rue Le Peletier, PARIS

89, Wardour Street, LONDRES

Téléphone : TRUDAINE 52-27

Adr. Télégr. : FILMONAT - PARIS

Monat-Film

Ouvrira la prochaine saison avec

2

Drames modernes d'un genre inédit

FILS DU VENT

Mise en scène de N. de Carbonnat

L'AFFAIRE PLASSAR

Mise en scène de André Hugon

ET

Un Film Sensationnel en 12 Épisodes

TROIS GRAINES NOIRES

Mise en scène de Th. Torquet et Challiot

LE FILM FRANÇAIS

PROPOS CINÉMATOGRAPHIQUES



SUZANNE GRANDAIS CHEZ LES TOUT PETITS

Très prochainement, nous verrons Suzanne Grandais dans un film documentaire des plus intéressants.

Au cours de son passage à Nancy, où elle allait tourner quelques scènes de *l'Essor*, en 12 épisodes, notre infortunée vedette nationale a visité la colonie de vacances organisée par la Municipalité et la Caisse des Ecoles nancéennes. Plus de 1.500 enfants peuvent, en effet, prendre leurs ébats dans une immense propriété, bien ensoleillée, et fortifier ainsi leur santé par des exercices et des jeux de plein air.

Accompagnée du Maire de Nancy, Suzanne, qui affectionnait particulièrement les enfants, a pu admirer les merveilleux résultats déjà obtenus et féliciter les organisateurs de cette belle œuvre de solidarité.

La fin tragique de la malheureuse artiste donne à ce film un caractère d'actualité poignante et « Phocéa-Location », pour répondre au désir de nombreuses personnes, le présentera très prochainement.

ERRATUM

Dans le *Tour de France du Projectionniste* que nous publions, une erreur nous a fait attribuer à M. Julien la direction de *l'Eden* de Remiremont, alors qu'en réalité, c'est M. A. Poirier, cinématographe expérimenté autant que directeur averti, qui dirige cet établissement.

Nous prions nos abonnés de province de nous signaler les erreurs ou omissions qu'ils seraient à même de remarquer dans *Le Tour de France*.

UN NOUVEAU CONFRÈRE

On annonce de Lyon que paraîtra dans le courant de septembre un nouvel organe d'informations cinématographiques intitulé *Cinéma-Gazette*.

Bonne vie à notre nouveau confrère.

L'IMPOT SUR LE CHIFFRE D'AFFAIRES

A une question posée par la Chambre syndicale de la Cinématographie, le Ministre des Finances a fait répondre par le Directeur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre :

« Rien ne s'oppose à ce que le commerçant inscrive à « part sur la facture, le montant de l'impôt, mais la « taxe sera exigible sur la somme totale payée par « par l'acquéreur ou preneur, y compris l'impôt lui-même. »

FILMS COLLEN

Notre ami Henri Collen, l'artiste tant de fois applaudi dans ses créations à la scène comme à l'écran, vient de fonder une société au capital de 600.000 francs. Le but de cette société est la réalisation de films de premier ordre sous la direction artistique de son fondateur.

Nous faisons des vœux sincères pour la prospérité à la jeune firme à laquelle nous serons bientôt redevables d'une production hors pair.

CONTROLE

Excellent, le système du contrôle à la porte de la Mutualité, les jours de présentations, mais à la condition de ne point changer de contrôleur chaque semaine.

Or, c'est malheureusement ce qui se produit. Il en résulte naturellement des discussions sans fin parce que le nouveau Cerbère ne connaît pas les têtes de l'industrie, même les plus fameuses, et qu'il arrive parfois qu'on oublie la carte rouge dans la poche du veston retiré la veille.

Il serait bon, afin d'éviter les incidents que le Secrétaire de la Chambre syndicale fut aux côtés de son nouveau contrôleur pour lui montrer l'art et la manière de s'y prendre.

Va-t-on nous faire regretter le vieux bougre de Majestic ?

ÇA DEVAIT ARRIVER

Oui, ça devait arriver et c'est arrivé ! On a sifflé les musiciens de la Mutualité qui écorchent les tympans des habitués des présentations. Il ne reste plus aux loueurs qu'à supprimer le bouzin tumultueux qui cause d'ailleurs un tort sérieux aux films. La mauvaise musique et, surtout, les fausses notes font fuir le client ! Ce n'est pas là le résultat cherché par les loueurs. Nous leur conseillons fort d'économiser des frais de « zizique » qui n'a même pas le mérite d'être nègre.

A VENDRE

Cinéma, matériel de laboratoire, cuves de développement tireuses perfectionnées à vendre. S'adresser : *De la Marre*, 3, rue de Casablanca, Paris (15^e). Tél. : Saxe 68-42.

ON DIT

Que l'on verra bientôt des appareils à sous et autres objets d'agrément dans le hall boulevardier d'un de nos confrères qui vient de refondre complètement son administration et sa rédaction, et que de nouvelles surprises nous attendent.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour le développement industriel et commercial de la Cinématographie.

L'assemblée du 10 septembre a approuvé les comptes de l'exercice 1919-1920, se soldant par un bénéfice net de 225.288 fr., et noté un dividende de 7 fr. 50 brut, payable à une date qui sera fixée ultérieurement.

Le Conseil envisagerait la réalisation de l'augmentation du capital de 6 millions à 12 millions autorisés par la dernière assemblée.

LES MUSICIENS

On inaugurerait, cette semaine, un grand cinéma en banlieue. A 10 heures, les musiciens ont abandonné leurs pupitres sous prétexte qu'ils étaient « commandés » dans un dancing pour minuit. On a donc passé la deuxième partie du programme sans orchestre. Le Directeur s'en est expliqué et excusé auprès de son public qui ne s'est pas privé de manifester son mécontentement contre les procédés des musiciens. Un spectateur de bonne volonté s'est mis au piano, et la séance a continué.

Qu'en pense M. Nicot et le Syndicat des musiciens ?

LES EXPLOITATIONS GAUMONT

Assurant le développement continu et rationnel de son service d'exploitation dans tous les grands centres, la Société des Etablissements Gaumont vient d'acquiescer à Toulouse le vaste établissement connu sous le nom de : Cinéma-Théâtre Lafayette.

Après d'importantes transformations, ce cinéma fera sa réouverture en novembre sous le nom de : Gaumont Palace Toulousain.

A Lyon, le Lumina Gaumont, nouvellement créé dans le quartier du Parc et des Brotteaux, annonce son ouverture pour le 14 octobre.

D'autre part, la Société belge des Etablissements Gaumont, s'est rendue propriétaire à Jumet-Charleroi du Cinéma-Théâtre Varia, le plus vaste de la région et dont la réouverture vient d'avoir un retentissement considérable.

De prochaines ouvertures seront annoncées ultérieurement.

OLIVE THOMAS
dans
Le Phare dans la Tempête
LE LUNDI 20 SEPTEMBRE SELECT

CONSCIENCE D'ARTISTE.

Mardi dernier a eu lieu, à Marseille, une représentation peu banale au profit de l'orpheline de ce pauvre Ruette, l'opérateur tué en même temps que notre regrettée Suzanne Grandais.

Une séance de dressage de fauves était le clou de la soirée et l'héroïque dompteuse qui fit évoluer dans la cage centrale, lions, lionnes, hyènes, etc., avec une maîtrise qui fit frissonner les spectateurs, n'est autre qu'une artiste cinématographique.

On sait qu'en ce moment, M. Champavert tourne un film de mœurs intitulé *La Hurlé*, au cours duquel Mlle Juliette Malherbe paraît en dompteuse. Or, cette jeune artiste n'étant pas satisfaite du résultat obtenu au moyen des trucs habituels, a voulu donner dans ce film l'impression de la vérité. A cet effet, elle a pris des leçons du célèbre dompteur Laurent qui, enthousiasmé de l'audace et de la sûreté de son élève, n'a pas craint de l'autoriser à se montrer en public.

Et voilà comment le courage et la conscience artistique de la petite Malherbe auront contribué à soulager une grande infortune.

PATHÉ

Présente le 22 Septembre

FRANK KEENAN

Le Prestigieux Interprète de :

La Fille d'Argent -:- L'Heure du Pardon
Le Courrier de Minuit -:- Le Juif Polonais, etc.

dans

LES NAUFRAGEURS

Drame en 4 parties

ÉDITION DU 29 OCTOBRE



PUBLICITÉ

... 2 Affiches 120x160 ...
.. Pochette de 8 Photos-Bromure ..
Portrait d'Art "F. Keenan", format 65x90



RETENEZ

pour le 1^{er} Octobre :

Anne LUTHER et Ch. HUTCHISON

dans

LE GRAND JEU

Sensationnel roman-cinéma en 12 épisodes



Adapté par le Maître Romancier

GUY DE TERAMOND

Publié en feuillets quotidiens

dans

"LA LIBERTÉ"



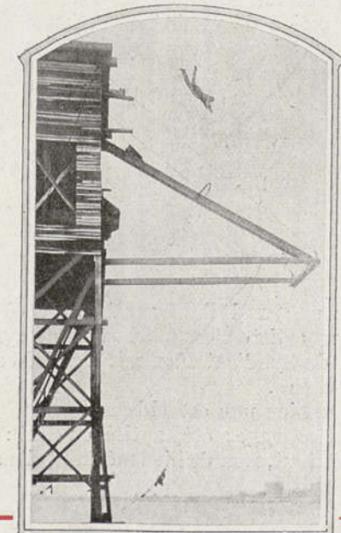
ÉDITÉ PAR

PATHÉ

(Western Photoplays Inc.)

PUBLICITÉ DE LANCEMENT SANS PRÉCÉDENT

7 affiches (240x320, 160x240, 120x160, 40x60)
Affiches phototypiques 90x130 — Photos — Tracts, etc.
Grand affichage sur emplacements réservés



AVIS TRES IMPORTANT

Pour des raisons de force majeure, le programme que l'« Union-Eclair » devait présenter à MM. les Directeurs le mercredi 15 septembre : *Une Légende des Montagnes Rocheuses, Les Caprices de Marion, etc...*, est différé et sera présenté le 22 courant aux lieu et place du programme annoncé.

**UNE MESURE QUI S'IMPOSE**

Dans quelques semaines, nous entrerons dans la saison d'hiver : il n'y aura plus de présentations bimensuelles, nous en aurons même de spéciales et de très sensationnelles; et l'on parlera à nouveau de la surproduction. Il arrivera malheureusement que les semaines ne seront pas assez longues pour éviter les présentations simultanées. On pourrait, toutefois, il nous semble, atténuer les effets du mal — car les présentations simultanées sont un mal — et obliger les éditeurs et les loueurs à s'informer avant toute fixation de date auprès de la Chambre syndicale qui deviendrait en quelque sorte, l'organe centralisateur du mouvement des présentations. De cette façon, les loueurs ne se gêneraient pas les uns les autres et les Directeurs y trouveraient leur compte.

Mais, nous entendra-t-on ?

**UNE NOUVELLE MAISON D'EDITIONS**

La « Vichy-Film », tel est le nom d'une société qui vient de se constituer dans la célèbre ville d'eaux et qui compte parmi ses fondateurs, quelques personnalités marquantes de la région.

Le directeur général est M. Roubot et la première manifestation de vitalité de la jeune firme ne tardera pas à se produire sous son active influence.

Un premier film va bientôt voir le jour, il a pour metteur en scène M. Vanyll, pour opérateur M. Bayard et pour premier protagoniste, l'excellent Teddy.

Et voici du film français en perspective.

Tous nos vœux pour la prospérité de la nouvelle marque.

**UN SOSIE**

Dans un grand film français présenté la semaine dernière, un artiste s'est fait la tête du sympathique président du Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes.

Est-ce bien une coïncidence ?

Le personnage a été baptisé, en effet : M. de Brézillac. Après tout, rien de bien méchant dans tout cela.

CINÉMAS PARISIENS

Cette Société anonyme nouvelle a pour objet la création, l'installation et l'exploitation de tous établissements cinématographiques ou d'attractions.

Le siège est à Paris, 28, place Saint-Georges. Le capital est fixé à 100.000 fr. en actions de 100 fr. toutes à souscrire en numéraire.

Le premier conseil est composé de : MM. Léon-Henri Beurlier, directeur de travaux, à Paris, rue Louis-Blanc; Jean Roger, ingénieur, à Saint-Ouen, 150, avenue des Batignolles; Auguste Taillan, propriétaire, à Paris, place Saint-Georges, 28, et Félix Carbonnel, imprimeur, à Paris, 31, rue Saint-Antoine.

**PRÉSENTATION SPÉCIALE****LE COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT**

a l'honneur d'informer MM. les Exploitants que les deux films :

LE COLONEL CHABERT

... .. d'après BALZAC
interprété par LE BARGY
de la Comédie Française

(FILM DE L'UNION CINÉMATOGRAPHIQUE ITALIENNE)

et

LE ROMAN DE MARY

interprété par MARY PICKFORD

(PARAMOUNT-PICTURES-EXCLUSIVITÉ GAUMONT)

seront présentés spécialement au Gaumont-Palace, le SAMEDI 2 OCTOBRE prochain, à 14 heures 30

**LES PERLES.**

Un journal fait l'éloge de la regrettée Suzanne Grandais et termine en disant :

Nous saluons une dernière fois celle qui fut une des plus belles constellations du firmament cinématographique français et lui adressons un ultime adieu douloureusement ému.

C'est étoile, probablement, que notre confrère a voulu dire.

**PATHÉ-CINÉMA**

Lyon, 10 septembre. — Cette Société aurait vendu son compartiment « Editions » à une nouvelle société au capital de 20 millions, se réservant une part des bénéfices et un minimum de 2 millions.

La succursale anglaise a été cédée à une société anglaise; il en serait de même pour la succursale américaine et quelques autres succursales étrangères. Ceci fait, la Société *Pathé-Cinéma* se contente de sa fabrication des films et pourrait produire environ 100 millions de mètres par an. Ce serait comme un monopole de cette industrie en France.

**LE FILM DE L'EMPRUNT**

Nous aurons pour le prochain emprunt, un film de propagande.

Espérons que cette fois, cet excellent mode de publicité sera plus soigné.

On fera, paraît-il, une bande de 300 mètres composée de dessins animés, le scénario serait basé sur la mauvaise attitude des gens qui cachent encore leur or.

Le sujet a été imposé par le Commissariat de l'emprunt lui-même.

**CONVOICATIONS D'ASSEMBLÉES**

Société Française des Cinémas, Société anonyme au capital de 450.000 francs divisé en 4.500 actions de 100 francs chacune. Siège social : 20, boulevard Poissonnière, Paris.

Convocation des actionnaires.

MM. les Actionnaires de la Société Française des Cinémas, sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au Siège de la Société, 20, boulevard Poissonnière, à Paris, pour le vendredi, 24 septembre, à 14 heures.

ORDRE DU JOUR :

Rapport du Conseil d'administration et du commissaire des comptes sur l'exercice 1919-1920.

Approbation, s'il y a lieu, des comptes.

Nomination du commissaire des comptes et fixation de sa rémunération.

Les actions ou récépissés d'actions émanant de maisons de banque ou établissements de crédit devront être déposés au siège social, au septembre au plus tard.

**UN MUSÉE DU CINÉMA**

On en a peu parlé, de ce musée-là, mais il existe cependant, et il garde déjà dans ses armoires un nombre impressionnant de kilomètres de films, surtout de films documentaires sur les manifestations de notre vie sociale.

La création de ce musée est due à un généreux mécène, M. K... Il est installé dans un parc magnifique à Boulogne-sur-Seine. Jusqu'à présent, le musée est propriété privée, mais il fera retour à l'Etat à la mort de son fondateur.

OLIVE THOMAS
dans
Le Phare dans la Tempête
LE LUNDI 20 SEPTEMBRE SELECT

A TRAVERS LES PETITES AFFICHES

Suivant acte sous signatures privées en date à Paris du 26 août 1920.

MM. Lauvard et Weck, demeurant à Vincennes, 64, avenue Aubert.

Ont cédé à Mme Marguerite-Jeanne Véron, épouse de M. Guy-Jules-Henri Robas, demeurant à Saint-Mandé, 10, rue Eugénie.

Le fonds de commerce de *cinématographe*, dont ils sont propriétaires conjoints et indivis et que M. Lauvard exploite et fait valoir à Montreuil-sous-Bois (Seine) 32, rue de Vincennes, connu sous le nom de « Alhambra »

Ensemble le droit au bail des lieux où est exploité ledit fonds.

La prise de possession a eu lieu le 26 août 1920.

Les oppositions, s'il y a lieu, seront reçues au plus tard dans les 10 jours qui suivront la présente publication entre les mains de Mme Robas, au domicile élu à Paris, 5, rue de Turbigo, au cabinet, de M. Chauby.

Suivant acte reçu par M^e Kastler, notaire à Paris, le 2 septembre 1920, M. Alfred Bruneau, propriétaire du cinéma, Théâtre-Cambronne, et Mme Aline Papin, son épouse, demeurant à Paris, rue Lecourbe, 116, ont vendu à : 1^o M. Albert Schwob, négociant, demeurant à Paris, rue Marcadet, n^o 228 ; et 2^o à M. André Berny, directeur de théâtre, demeurant à Paris, rue Caulaincourt, 49.

Une exploitation *cinématographique*, située à Paris, rue Cambronne, 100, connue sous le nom de « Cinéma-Théâtre-Cambronne », comprenant l'enseigne et le nom commercial, la clientèle et l'achalandage, le mobilier, le matériel industriel et l'agencement et le droit au bail.

L'entrée en jouissance a été fixée au 2 septembre 1920

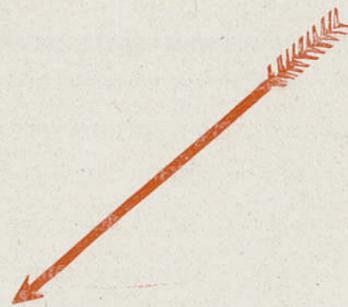
Les oppositions seront reçues, au plus tard, dans les dix jours de la deuxième insertion, à Paris, rue Cambronne, 100, au siège de l'exploitation.

PATATI ET PATATA.

Le "CAMÉRÉCLAIR"

BREVETS MÉRY

est l'appareil de prise de vues



le plus

ÉLÉGANT
COMPLET
LÉGER
AVANTAGEUX
INDÉRÉGLABLE
ROBUSTE

Tout en aluminium durci.
Dimensions 24^{cm} × 20^{cm} × 13^{cm}.
Arrêts d'embobinage pratiquement impossibles.
4 objectifs rapidement échangeables par tourelle.
Fondu automatique à 3 vitesses par obturateur.
Nombreux cadrans indicateurs, viseurs, niveaux, etc.
Mise au point sur dépoli par vision directe ou par la distance au sujet.

ÉCONOMIE CONSIDÉRABLE DE PELLICULE

Toutes les manipulations et mises au point se faisant de l'extérieur sans ouvrir la caméra

L'IDÉAL des Opérateurs et des Techniciens

12, Rue Gaillon -- PARIS

Le Tour de France du Projectionniste

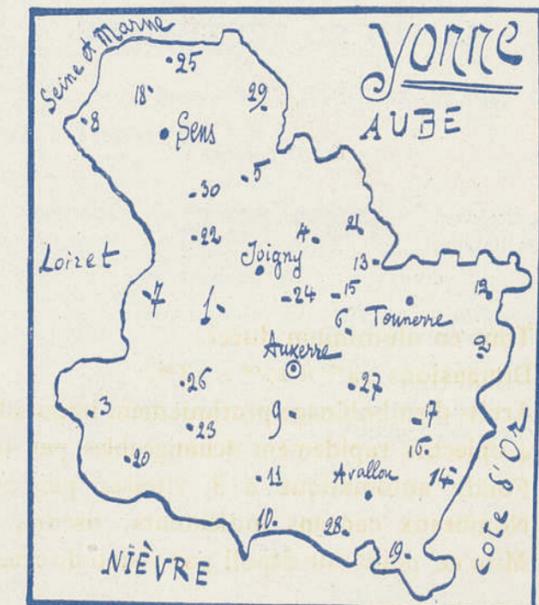
Yonne

303.900 habitants, 13 cinémas

Après les chefs-lieux de canton, nous donnons : 1° la population du chef-lieu; 2° le nombre de communes qu'il y a dans le canton; 3° la totalité de la population de tout le canton.

Préfecture :		
Auxerre	21.929	
Est	(6)	41.788
Ouest	(10)	20.006
Cinéma-Théâtre, 65, rue de Paris (M. Botex).		
Théâtre Municipal (M. Moreau).		
Casino Auxerrois, place de l'Arquebuse (M. Kohler).		
Sous-Préfectures :		
Avallon	5.900	(11) 10.998
Cinéma, place de l'Hôtel-de-Ville (M. Raïsky).		
Cinéma Pathé-Coq, rue Porte Auxerroise.		
Cinéma Family, rue de Lyon (M. Guilouette).		
Joigny	6.172	(18) 16.419
Cinéma-Pathé, Théâtre Municipal (M. Chamard).		
Sens	15.034	
Nord	(13)	12.312
Sud	(12)	12.649
Cinéma-Carillon, place de la République (M. Carillon).		
Cinéma-Théâtre Municipal (MM. Delarbre et Durochel).		
Tonnerre	4.384	(15) 8.060
Cinéma, 5, rue des Goncourt (Mme Justrabo).		
Chefs-lieux de canton :		
1 Aillant-sur-Tholon	1.100	(22) 12.139
2 Ancy-le-Dranc	1.230	(19) 9.294
3 Blénéan	2.007	(8) 7.956
4 Brienon-sur-Armançon	2.551	(11) 7.841
5 Cerisiers	1.029	(9) 4.214
6 Chablis	2.020	(14) 6.282
7 Charny	1.453	(16) 8.634
8 Chéroy	719	(18) 7.803
9 Coulanges-la-Vineuse	900	(12) 6.213
10 Coulanges-sur-Yonne	743	(10) 5.072

11 Courson-les-Carières	994	(12)	5.489
12 Cruzy-le-Châtel	669	(18)	5.202
13 Flogny	467	(15)	5.839
14 Guillon	745	(16)	4.982
15 Ligny-le-Châtel	1.003	(13)	5.372
16 L'Isle-sur-Serein	777	(14)	5.343
17 Noyers	1.355	(15)	5.405
18 Pont-sur-Yonne	1.804	(16)	9.387
19 Quarré-les-Tombes	1.706	(8)	6.340
20 Saint-Fargeau	2.248	(7)	6.555



21 Saint-Florentin	2.416	(8)	5.103
Cinéma du Théâtre (M. Brouand).			
22 Saint-Julien-du-Sault	1.837	(9)	6.226
Cinéma, Salle Bognot.			
23 Saint-Sauveur-en-Puisaye	1.637	(11)	10.231
24 Seignelay	1.038	(11)	6.630
25 Sergines	942	(17)	7.169
26 Toucy	3.106	(12)	9.902
27 Vermenton	1.746	(14)	7.425
28 Vezelay	753	(18)	7.727
29 Villeneuve-L'Archevêque	1.460	(17)	6.939
30 Villeneuve-sur-Yonne	4.451	(8)	8.854
Cinéma, rue des Merciers (M. Bailon).			

LE GHEMINEAU.



PROGRAMME OFFICIEL
de la CHAMBRE SYNDICALE FRANÇAISE DE LA CINÉMATOGRAPHIE

LUNDI 20 SEPTEMBRE

CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière

(à 10 heures)

24, Boulevard
des Italiens **FOX FILM** Téléphone :
Louvre 22-03

LIVRABLE LE 22 OCTOBRE 1920

Fox-Film. — Son Fils, drame moderne avec Madeleine Traversé (2 affiches).....	1.450 m. env.
Fox-Film. — L'Ecole de la Vie, étude romanesque avec Peggy Hyland (1 affiche).....	1.100 —
Fox-Film. — Frisson d'Art, dessins animés par Dick and Jeff (1 affiche).....	200 —
Total.....	2.750 m. env.

CINÉMA SELECT, 8, Avenue de Clichy.

(à 9 h. 45)

Select Pictures

8, Avenue de Clichy Tél. : Marcadet 24-11 et 24-12

LIVRABLE LE 5 NOVEMBRE 1920

Selznick. — Le Phare dans la Tempête, drame avec Olive Thomas (2 aff. 70/105, 2 aff. 105/210, photos 18/24, phototypies 18/24, 24/30, 35/70, cartes album et cartes postales photos de l'artiste, cartes postales du film, grand et petit découpages).....	1.400 m. env.
--	---------------

Selznick. — Il ne faut jamais dire : Fontaine... comédie gaie avec Owen Moore (2 aff. 70/105, 2 aff. 105/210, photos 18/24, phototypies 18/24, 24/30, 35/70, cartes postales et cartes album photos de l'artiste).....	1.400 m. env.
Selznick. — Bill Bockey, le célèbre comique américain dans Bill Bockey, homme d'équipe, comique (1 aff. 70/105, 1 aff. 120/160, phototypies 24/30, découpage grand format).....	260 —
Selznick. — Chez les Cannibales (6 ^e étape) sensationnel voyage d'exploration (aff., photos, cartes postales).....	225 —
(Cette 6 ^e étape livrable le 19 novembre 1920).	
Total.....	3.285 m. env.

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Salle du 1^{er} Etage

(à 2 heures)

Ciné-Location-Eclipse

94 Rue Saint-Lazare Tél. : Louvre 32-79
Central 27-44

LIVRABLE LE 22 OCTOBRE 1920

Eclipse. — De Biarritz à Saint-Sébastien, documentaire.....	110 m. env.
Ernst-Lieff. — Le Carillonneur muet, drame (1 aff. 140/200).....	270 —
Aigle-Film. — La Momie récalcitrante, comique (1 aff. 120/160).....	370 —
Total.....	480 m. env.

Présentation le 13 septembre
Édition le 5 novembrePIRATES
DE L'AIRDrame angoissant interprété par le
Lieutenant **O.-S. Locklear**le célèbre aviateur qui vient
d'être victime d'un accident mortel(Universal Jewel
Production)Présentation le 4 octobre
Édition le 19 novembre

Signoret

Andrée Brabant et Jeanne Cheirel

dans

FLIPOTTE

Fantaisie de

H. KISTEMAECKERS
et J. DE BARONCELLI

(Le Film d'Art)

Présentation le 18 octobre
Édition le 3 décembre

?

Présentation le 22 novembre
Édition le 7 janvier 1921

Marie Kousnezoff

dans

CHAMPI-TORTU

Comédie Dramatique

de M. GASTON CHERAU

(Le Film d'Art)

SERVICES
DE LOCATION16, Rue Grange Batelière
PARIS

Le CALENDRIER de l' A. G. C.

DATES DE PRÉSENTATION ET D'ÉDITION

Des Productions Sensationnelles que L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
mettra en LOCATION pendant la SAISON D'HIVER 1920-1921

PRÉSENTATION LE 28 OCTOBRE

Lilian Gish et Richard Barthelmess

DANS

LE LYS BRISÉ

(Broken Blossoms)

LE CHEF-D'ŒUVRE

DE

D.-W. GRIFFITH

ÉDITION LE 17 DÉCEMBRE

Compagnie Générale Française



de Cinématographie

Présentation le 6 décembre
Édition le 21 janvier 1921Le DRAME des
EAUX MORTES

d'après

CHARLES FOLEY

(Le Film d'Art)

Présentation le 20 décembre
Édition le 4 février 1921

CÉSAR BORGIA

La plus merveilleuse reconstitution historique
qui ait jamais été produite à l'écranPrésentation le 10 janvier
Édition le 18 février 1921

?

Présentation le 24 Janvier
Édition le 4 mars 1921

Signoret

Andrée Brabant et Yvonne Gall
dans

LE RÊVE

d'après le Chef-d'Œuvre
d'EMILE ZOLA

(Le Film d'Art)

SUCCURSALES

MARSEILLE, LYON, BORDEAUX,
STRASBOURG, LILLE, NANCY,
TOULOUSE, GENÈVE, BRUXELLES



L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière — PARIS

présente

DEUX GRANDS FILMS FRANÇAIS:

FABIENNE

Pièce en cinq parties de C. de MORLHON

interprétée par

Yvonne AUREL et Jean LORD

(Film Valetta)

Présentation le Lundi 20 Septembre au PALAIS de la MUTUALITÉ

Livable le 22 Octobre 1920

ET

FLIPOTTE

Fantaisie de Henry Kistemaekers et J. de Baroncelli

interprétée par

SIGNORET

Andrée BRABANT et Jeanne CHEIREL

(Film d'Art)

Présentation le Lundi 4 Octobre à la SALLE MARIVAUX

Livable le 19 Novembre 1920

DEUX SUCCÈS CERTAINS



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, rue Grange-Batelière. — PARIS

LE GROS SUCCÈS
DU JOURLe film qui remplira
vos Salles

Pirates de l'Air

GRAND DRAME SENSATIONNEL

interprété par O.-S. LOCKLEAR
le prodigieux aviateur Américain qui
vient d'être victime de son audace

(UNIVERSAL-JEWEL PRODUCTION)

LIVRABLE LE

VENDREDI

5

NOVEMBRE

Retenez bien
cette date !

(à 2 h. 20)

Agence Générale Cinématographique

16, Rue Grange Batelière Tél. Gut. 0-68
Centr. 30-80

LIVRABLE LE 22 OCTOBRE 1920

Film d'Art. — Fabienne, pièce en 5 actes de
M. G. de Morlhon..... 1.600 m. env.

LIVRABLE LE 29 OCTOBRE 1920

Keystone. — Charlot et Fatty en bombe, co-
mique..... 320 —

Total..... 1.920 m. env.

(à 4 heures)

L. Van Goitsenhoven (Belgica)

16, Rue Chauveau-Lagarde Tél. : Central 60-79

LIVRABLE LE 22 OCTOBRE 1920

Triangle. — Les Loups de la Sierra, ciné drame
(affiches et photos)..... 1.530 m. env.L. V. Goitsenhoven. — Petits Chats, documen-
taire..... 90 —L. V. Goitsenhoven. — Le Pigeon Voyageur,
documentaire..... 140 —

Total..... 1.760 m. env.

MARDI 21 SEPTEMBRE

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Super-Film Location

8 bis, Cité Trévisse Tél. : Central 44-93

LIVRABLE LE 22 OCTOBRE 1920

Gédéon se repose, dessins animés..... 150 m. env.

Maison de Poupées, drame de Henrik Ibsen,
interprété par Fébo Mari..... 1.500 —Fatty débarque, comique avec Roscoe Arbuckle
et toute sa troupe..... 400 —

Total..... 2.050 m. env.

(à 3 h. 25)

Comptoir Ciné-Location Gaumont

28, Rue des Allouettes Tél. : Nord 51-13

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 24 SEPTEMBRE 1920

Gaumont-Actualités N° 39..... 200 m. env.

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 22 OCTOBRE 1920

Gaumont. — Narayana, rêverie pathétique
imaginée et réalisée par Léon Poirier (1 aff.
150/220, 1 aff. 110/150 artiste, 14 photos 24/30)..... 1.686 m. env.Paramount Pictures. — Exclusivité Gaumont.
— La Rançon, comédie dramatique interprétée
par Pauline Frédérick (1 aff. 150/220, 10 photos
18/24)..... 1.320 —Transatlantic Film Co. — Exclusivité Gau-
mont. — LE MAITRE DU MONDE, drame
d'aventures, 12^e épisode : Le Châtiment (1 aff.
110/150, 6 photos 24/30)..... 658 —

Gaumont. — Au Cap Corse..... 110 —

Paramount-Mack-Sennett Comédies. — Ex-
clusivité Gaumont. — Les Surprises du Dancing,
comédie comique (1 aff. 110/150)..... 557 —

Total..... 4.531 m. env.

MERCREDI 22 SEPTEMBRE

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

Salle du Premier Etage

(à 9 h. 30)

Pathé-Consortium-Cinéma

67, Rue du Faub. St-Martin Tél. : Nord 68-58

LIVRABLE LE 29 OCTOBRE 1920

Pathé. — Frank Keenan dans Les Naufrageurs,
drame (2 aff. 120/150, 8 photos)..... 1.400 m. env.Pathé. — Beaucitron se marie ce matin, co-
mique joué par Harry Pollard (1 aff. 80/120)..... 300 —Pathé. — Pathé-Revue, documentaire (1 aff.
120/160)..... 210 —Pathé. — Pathé Journal, actualités (1 aff.
120/160)..... 150 —Pathé Western Photoplays Inc. — Anne Luther
et Ch. Hutchinson dans LE GRAND JEU, roman
cinéma en 12 épisodes, adapté par Guy de Téramond,
publié dans La Liberté, 5^e épisode : Le
Narcotique (Grosse publicité de lancement)..... 550 —

Total..... 2.460 m. env.

(à 2 heures)

Établissements Georges Petit

(Agence Américaine)

37, Rue de Trévisé Tél. : Central 34-80

LIVRABLE LES 22 ET 29 OCTOBRE 1920

<i>Selection Petit.</i> — Les Environs du Mont Dore (coloris) plein-air	130 m. env.
<i>Selection Raoult.</i> — Bill et l'Etoile Chorégraphique, comique (1 affiche).....	600 —
<i>Vitagraph.</i> — Surprise du Destin, comédie dramatique interprétée par Harry Morey (2 aff., photos)	1.200 —
<i>Vitagraph.</i> — Bigorno n'est pas coupable, comique (1 affiche).....	300 —
<i>Sélection Raoult.</i> — La Vie dans les algues de la mer, 1 ^{re} série : Les Crustacés, documentaire....	145 —
<i>Vitagraph.</i> — L'Héritière du Ranch, comédie du Far-West, interprétée par V. Palmer (1 aff.)..	600 —
<i>Transatlantic.</i> — L'Obstacle, drame d'émotion intense, interprété par Grâce Cunard (2 aff.)....	1.500 —
Total.....	4.475 m. env.

(à 5 heures 1/4)

Société Française Cinématographique "Soleil"

14, Rue Thérèse Tél. : Central 28-81

La Fille des Pharaons, grand drame en 4 parties interprété par Bianca Bellincioni (aff., ph.)... 1.695 m. env.

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 2 h. 30)

Union - Éclair

12, Rue Gaillon, Tél. : Louvre 14-18

LIVRABLE LE 15 OCTOBRE 1920

<i>Blue-Bird.</i> — Une légende des montagnes rocheuses, comédie dramatique en 4 parties avec Monroë Salisbury (1 aff. 120/160, ph., notices)...	1.254 m. env.
<i>Nordisk.</i> — Les Caprices de Marion, comédie en 3 parties.....	989 —
<i>Eclair.</i> — A travers l'Auvergne et le Centre, plein air	118 —
Total.....	2.361 m. env.

SAMEDI 25 SEPTEMBRE**CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière**

(à 10 heures)

Cinématographes Harry

158 ter, Rue du Temple Tél. : Archives 12-54

LIVRABLE LE 29 OCTOBRE 1920

<i>Christie Comédies Spécial.</i> — Tuez-moi, je le veux, comique (1 affiche).....	620 m. env.
<i>Universal.</i> — Le Lion qui sommeille, grande comédie dramatique en 5 actes, interprétée par Monroë Salisbury (2 aff., 1 série de photos).....	1.429 —
Total.....	2.049 m. env.

SÉRIE ORCHIDÉE

AMOUR BRISÉ

SÉRIE ORCHIDÉE

Très Prochainement :

LA

Cinématographie Française

OFFRIRA A TOUS LES CINÉMATOGRAPHISTES DU MONDE ENTIER

Des Bureaux en plein Centre de Paris

Agencement et Ameublement modernes avec chauffage central, Electricité, Téléphone, Salons de correspondance et de renseignements sur tout ce qui concerne l'Industrie et le Commerce Cinématographiques. Ascenseur, Salle de projections avec les appareils les plus perfectionnés. Exposition permanente des Nouveautés et Actualités intéressant la Cinématographie.

LA MAISON DU CINÉMA

Boulevard Saint-Martin

50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry — PARIS (10^e)

MAISON DU CINÉMA
50, RUE DE BONDY ET 2, RUE DE LANCRY

